

Eucharistie
Collectif Copyleft



Eucharistie: Collectif Copyleft

Copyright © 2003 Éditions Libres

par Alette Guibert-Certhoux, Antoine de Torcy, Antoine Moreau, Ben War, Éric Bourbonnais, Frédéric Vignale, HUNter°, LeRoy K May, Lucky Strike, Mohamed El-ouahed, Olivier Surel, Orphee Delarue, Oscar, Mivil, SoulAndBed, et Tamara Lai

Sauf avis contraire, toutes les œuvres qu'abrite ce collectif sont libres. Vous pouvez les modifier et les distribuer selon les termes de l'annexe intitulée Licence Art Libre v1.1 (juillet 2000).

Note légale, copyright et copyleft

Kâlisse.

© 2002 Tamara Lai et LeRoy K May.

Cette œuvre n'est *pas* sous copyleft.

High Lights.

© 2002 Tamara Lai.

Cette œuvre n'est *pas* sous copyleft.

Mortal Stratego.

© 2002 Tamara Lai.

Cette œuvre n'est *pas* sous copyleft.

Les Guerriers de Hadès.

© Mohamed El-ouahed.

Pastel.

© 21.03.2003 Soul&Bed.

Le Carême sera copyleft ou ne sera pas.

© 06.03.2003 LeRoy K May.

S'appuie sur les œuvres originelles suivantes : *Kadavreski* (© 19.03.2002 Olivier Surel. © également à Orphee Delarue, Oscar, LeRoy K May, Alette Guibert-Certhoux et Tamara Lai) et *L'Or Sujet* (© 19.03.2002 LeRoy K May. © Olivier Surel, Orphee Delarue, Oscar, Alette Guibert-Certhoux et Antoine de Torcy).

Le Carême dans la boîte.

© 12.02.2003 Frédéric Vignale.

Le Chemin de Carême.

© 16.02.2003 HUNter°.

Virtual Addict.

© 1999 Tamara Lai et Loiez Deniel.

Cette œuvre n'est *pas* sous copyleft.

Présent.

© mars 2003 Antoine Moreau.

Marie-Dieu.

© 14.03.2003 LeRoy K May, Luky Strike et Éric Bourbonnais.

Inclut la création *Jésus est une femme* © 2003 Frédéric Vignale.

LivEvil2K, work-in-progress.

© 11.11.1996 LeRoy K May.

Éditions Libres

Éditions Libres publient des œuvres qu'il est possible de modifier et de distribuer librement. Opposés à l'individualisme érigé en système au détriment du collectif, Éditions Libres et Copyleft Attitude encouragent le don de l'œuvre à vous tous, lecteurs.

Pour rejoindre Éditions Libres :

Éditions Libres
5557, avenue Bannantyne
Montréal (Québec) CANADA
H4H 1G5
editionslibres@contre.com
<http://editionslibres.contre.com>

—Christian Roy, éditeur

Outils utilisés pour concevoir cet ouvrage

Ce collectif a été mis en forme avec Docbook¹. Le système de gestion de documents Borges², le bébé de messieurs Camille Bégnis et Fabian Mandelbaum, a été utilisé pour gérer l'ensemble des fichiers. Les fichiers source XML ont été préformatés avec OpenJade et JadeTeX avec l'aide des feuilles de style personnalisées de Norman Walsh. Les images ont été éditées avec GIMP puis converties avec la commande `convert` du paquetage ImageMagick. Tous ces logiciels sont libres.

-
1. <http://www.docbook.org>
 2. <http://linux-mandrake.com/en/doc/project/Borges/>

Table des matières

Préface	i
Il est grand le mystère de la foi.....	i
I. Poèmes.....	i
Kâlisse	1
High Lights	7
Mortal Stratego.....	9
Les Guerriers de Hadès.....	13
Pastel	15
II. Novelas.....	17
Le Carême sera copyleft ou ne sera pas	19
Le Carême dans la boîte	23
Le Chemin de Carême	27
Virtual Addict	29
Présent	7
Marie-Dieue	35
III. LivEvil2K.....	41
Ze Third Strike.....	43
Licence Art Libre v1.1 (juillet 2000)	59
Préambule	59
Définitions	59
Objet	60
Étendue de la jouissance	60
L'incorporation de l'œuvre	61
Vos droits d'auteur.....	61
La durée de la licence	61
Les différentes versions de la licence.....	61
Les sous-licences	62
La loi applicable au contrat.....	62
Mode d'emploi	62

Liste des illustrations

1. Bretz	5
1. Jésus est une femme	37

Collectif Copyleft

Préface

Il est grand le mystère de la foi

bla

Préface

I. Poèmes

Kâlisse

*c'est dans l'air du temps
le royo déborde de la coupe
comme les lapins s'attroupent
sur les bords du St-Laurent*

*les cocos les calices
chocolat plein les dents
se contre-saint-ciboirisent
du X en croix. qu'Ell&Il lisent*

*nos détritrus eunuques
en mémoire de toi
pour les siècles des nuques
comme le X Roi*

*se fondit en tabarnak
sous le bouchon de liège
le calvaire de piège
se prit pour un crack*

K

*prise de fente
en d'autre voie
temps et ciel débordent
rougeoient fruits et chocolats*

*troupe en base X
on minds et bois
écorces et vins, ite missa
est à l'ouest
plats et basta*

*bec et dents
s'impriment
là*

Tamara

*trop est toujours imbuvable
JE regarde le fond
plus la moindre idée...*

*défaire le paradoxe
couper les têtes ridicules
combien ?*

Tamara

combien et pourquoi

Kâlisse

*j'arrive à tête de pie
comme le X a planté sous
l'effet dérisoire de ta mouse*

*je regarde ton fond
mais au fond, nada
les anges planent à
la dérive*

*déridons nos rides de chattes
mal léchées
dérivons nos rives de mâles
mal mêlés*

*et que tes seins flottent
sur le pare-brise que je love ?
que nenni !*

*que l'air de la rive rivalise
avec l'or du chant
les maux sont clairs comme
cette table vivisectée*

*couper les têtes ridicules ?
trop et long et fastidieux*

*trancher les cheveux en douze ?
trop plat et laborieux*

*pénétration, ô oui, pénétration
des plaies poreuses et infectées
pour ressusciter en croix
chocolatée*

K

*pourquoi ci-joint en-tête x fois effet de mass medias
moi là plantée n'amasse pas mousse douce à mes pieds*

*au fond, na ! dedale à plat, icare a ri que là
ricane l'ange falbala et moi et moi*

*de-ride the ride la bride du chat
la laisse du chien bien moins que rien
n'arrête post*

*ah ouais, lappe ma main, jappe le chien
eldorado riveté à mes pieds ferrés
en cheval de bois*

*car osons carrousel
se pénétrer de joie à bas maux
quelle fiesta ! vivasser et player
wah wah wah !*

Tamara

avec qui se joignent les têtes que x fois j'ai masse mêlées
moelle à planter ne brasse que dalle en bic
m'épier...

*Ariane, Ann, mon ange qui voltige à tire d'aile d'oie sotte
du baril du fond, de mine à tort en taisez-vous*

*naviguer sous les lieues à cent cils de l'Andalousie
lola guette et oublie
dans la contemplation elle m'épie
elle s'absorbe dans ma mie : et l'ange passe-passe*

*ride the storm of the feline night
postfix reboote sous la chienne qui stoppe
et je laisse ses bribes aux riders d'oggs*

*galope et aboie, mes mains se purlèchent de ton ébène
rivé devant l'émaille ah !*

*érosion des sels éclosion des boutons
pénétrons dans l'ancre de perdition
des bas collants à mots couverts
la rumba du samedi est proche
xmms et tutti quanti hurle : ah ! j'alune*

K

*débride et stone on line to-night
se rit des fonds de teint à tarte
ane mon âne en manège à 3 sous
pénètre entre mes doigts de pouce
et m'épouse
s'absinthe en mon palais passe&compose
la pasta c mammé quand christ a passé
naqué taber nié*

*là là vue langue et muette
conte à rebours end if
gloup et glap, et vlan ma main
sur son sainton qui mal y pense
vrille dans les mailles, ah crotte !
implose en cell de zone active*

*croulants en bouche à bouche
la ruade a passé
ah ! la lune en chaque œil
une de trop en or bites
chavirer en non-lieu
absents ciels d'italie*

Tamara

Kâlisse

*longtemps j'égrenai sur ta nudité de nuits à pleines dents
le tartre en sus et la lumière de la double-croche
sous la bride de ton hénissement
âne de bleston, marie ton j'aime
et de ton Tom Pouce enfonce
jusqu'aux eaux Marie-Jeanne aimante*

*X de grande roue à marde roulée compressée
absence d'hyacinthe sous les effluves du regard vitreux
simple comme l'antérieur de mon futur époux
fourré comme la trappe lisse du K*

domisolsiréfasodomie

*les gencives tuméfiées par les Dunhill me comptent
[comme Propp décline les genres
astuce et turlupine les vains se promènent sur la Main en sang d'Asie
Warning: SSL has received an error from the server
[indicating an inaccurate Massage Authentication Code,
[please relub now!*

*your bush is so crunchy i can't spare to rinse my mouth à travers tes globes:
ass trop*

*golden dix to the resqueue
et sous l'effigie de Rome je
jamàique en pensant à la modification*

K

*temps est gris en nuits fruitées
easy exits là tons mineurs*

*autant turlut turut à cent
n'a cure d'écume just love in pain*

*do me do me slit en ses bras
crush please oh dear oh kill delights*

Tamara

*He
fully make my eyes
gardens, laughters
evil breaks the sun
simply beautiful light
faintness, lifespan..., that for violent one
works on ground, works cure, or hands how much
years with lower part
really knows one still damage inside
small arrows turning
snakes*

Tamara

icône iconoclaste
sensible sensiblerie
could this be love?

j'émancipe l'émancipé
du psykologik'esclavagé
could this be blood?

je crains les craintifs
qui dans l'attente du grand clic
se roulent des spliffs
could this be weed?

je regarde le regardé
le prophète crucifié
masse-mêlé sur les business wire
P.R.iser par les mark-quêteux
could this be greed?

K

raw pieces - souvenirs of god
one and one - my golden one
no i without you beloved !

être créé ghost à mes souhaits
court à courre on waves
christ en moi déchaîné
ses doigts chantent sang et cent fois
ondes et peurs et rêves
- divin qui que tu sois

Tamara



give peace a second chance[®]

Figure 1. Bretz

Kälisse

High Lights

Avertissement

Ce poème de Tamara Laï met en scène un sujet poétique qui s'adresse à l'homme-dieu. Comme ces rencontres, ces échanges sont peu habituels, le sujet poétique perd tranquillement le contrôle de sa langue, son langage se châtie. Aussi ne soyez pas surpris, Lecteur, si vous croyez apercevoir des coquilles, des mauvais accords, une syntaxe douteuse : le sujet poétique ne s'appartient plus !

*je pense à lui, décalé, cruel : — inutile légende
vous me dites déçu, expliquez-moi l'émoi,
qui veut danser, Vous ? le bateau et le rêve.
OUIII ! mais je vous avertis :*

*ai dessiné de côté, visage alors voilé,
main à gauche ; sang-haut-rouge dos épuisé
plongé la langue là : poignet commencement
et ceci me manque nerveusement
puis cessé, afin de m'absorber*

*... entendre chanter dans la maison
—joie honte et pâmoison
empruntée vers le haut et violemment
mais m'ont eu moi horloge aphone
ai compté les étapes — intacte. J'hésitais
pas de façon ou d'autre mais davantage.*

*« vent d'enfer — soutenez !
considérez ces coeurs qui volent jusqu'au ciel
cherchez à les garder, un à un »*

*et non ne me dis pas, les mots et ton retard
Si je ne suis pas là et pire encore
qu'un animal. Folle jacasserie
crainte murmure brûlé mille fois dans le brouillard
m'écarte du chaos — quelle importance ?*

*pourtant
j'aime naviguer en eaux profondes*

*voie vers la voix
ma volonté a quelque chose : appartenir
ramper à son concept, lécher la lune.
ses chaussures légères me donnent la mort le soir
Sauvage croisé qui laboure au retour, la fatigue et la boue
inquiet et haletant, toujours près, en avant
ne s'en retourne.*

High Lights

*plus tard
célébration des feux saints
yeux bus en alcool / pleasing et déchiré
pénombre foudres blanches. Ah ! rire —
aviné de scandales, incorrect,
trance à se casser ; resound dans ma valise,
poursuivre en sa présence. Je vous l'ai dit là,
d'étirer l'unité en largeur du passé*

*Et si vous vous cachez —
vu diagonalement — je vous gagnerais encore.*

*plié les véhicules à moteur, Je coupe par les carters
où les anneaux transférés se font velours,
fonctionne comme un chien, qui m'a appelé ?
divisée crevée dans le mouvement.
mise à sac et défaite en mon suaire
cap et conscience ignorés. Là fraude narcotique
glisse sur un divan de lumière — exsangue,
si chaude à vivre
cela doit être dit sans suivi*

FACILE ?!

Mortal Stratego

*considérant que Mordre,
seul conte vivant du début des périodes,
à recueillir l'argent d'argent comptant
individuelle-invention, idole —
humains d'espace et d'imagination.
qui se développent projetés air-évolutionnaire
captés dans le réseau de la puissance,*

*Il n'est pas un élément un art à pervertir
les valeurs l'eau la terre...
voyages en dés-ordres
pétrification de l'image. inanition*

alors venez !

*Strategie mortelle — icône de nos périodes
transition de la distance à l'heure. congé
énergie à combattre...
la montagne a découvert qu'elle existe. Elle!
La terre vraie.
Les vieux...*

*Ainsi
quelque chose qui blesse. vous croyez (comme qui ?)
que l'homme ne peut extraire la force —
control effrayant — de la matière commune
missile stereotype action
perfection ?
allons donc !!!*

*en cette désinformation.
premier jour excessif deviendra mécanisme
que juste à énoncer les rouges partisans
rideau gris fumée a la mort semé
partie jamais gagnée saisit approfondit*

*mais ensemble en silence à contempler
l'état pur d'humilité ?*

*Soi disant :
oui très bien mais qu'est-ce ?
machine à jouir par la fichue chose — - assez !
Figure seule réponse
auteur confronté à Dieu au Début
à parler par le sang, électrique écriture
penchez-vous :
physique de mes nerfs —
sexe de mes données — jeu cruel
langue tordue — hyperlien
douleur conceptuelle frappe le cerveau nu
cellule créature infinie*

Mortal Stratego

*disséquée subjective, à l'écran génétique.
copie aspect d'un objet stratégique
code érode le monde émulateur Délire
état tour à tour né industriel*

*En outre,
browser du système sous influence
monades ouverts en spirale quoique infiltrés
habilitez-vous*

*invasion
— le siècle est en lutte.
balayage arythmique terrorisme de gène
sang se répandant en nos yeux greffés
un sas. une idée à contempler la fin.
Battu, je vous dis. effondré*

mais a valu la peine.

*l'ongle incarné s'emballe à froid
épée et chanfrein peut-être
droits sur le visage
tzigane s'y puise sans plus petit! la fièvre
à fond d'océan. L'ont-ils creusé hier ?
soleil et signe et se découvre en lui
heureuse —
la vie placée en confluent
contemporain du temps becomes
et then fascination mobile
minute by minute*

*visiteurs e-rodés, laissés pour compte
animés progressant, rampez le long du temps
n'écrivez pas vos dialogues entre les psaumes
black banner. — endeuillé — logos dévié
cartouches ceintes, barre & convertisseur
— encre sèche
(plus ping que pong in this bazar).
n'importe où im-pulse en sonar fait mouche*

*Psycho me pompe et monde t'oublie
chiros massé es-thetanique,
vamos*

*hackmeetings empruntés, matériaux qui inquiètent
appellent les voix, afin de nous connaître,
concaténation non détaillée, contusions —
cybercrime — philosophie occulte bastion
l'occupation aime le manuel vrai ?*

*anonymat privé — libérez les mots de passe
phreakwerkstaetten, coupez !*

*aide que les témoins puissent lier
à travers quoi ils sauvent anybody
filtres & packages. réinitialisation
« CONFIRMÉ »
« coup de Script » marque — oh rien —
[par 50 nœuds
Rapidos en parlant d'iris — et belzébuth

Stay tuned*

Mortal Stratego

Les Guerriers de Hadès

*Venant des rives du Styx enfer des damnés
Les guerriers de Hadès surgissent des ténèbres
Ils se ruent sur leur proie tels des forcenés
Soldats de la mort à l'allure des ombres*

*Dans la sorgue opaque ils cernent le village
Leur hideuse dégaine se profile sur les murs
Débute sans un bruit la razzia sauvage
Cruauté barbare que l'agonie murmure.*

*Ces monstres au cœur d'airain tuent en hurlant
Défiant l'empyrée la camarde se brocarde
Images dantesques des corps noyés de sang
Les Hachichins pleins de hargne paradent.*

*Dieu dans sa colère décrète sa sentence
L'éclair éventre le ciel qui s'enflamme
Des cris stridents déchirent le silence
Les cadavres par centaines gisent sans âme*

*Le village martyr prépare les suaires
Fusent de partout les plaintes funèbres
Les femmes dolentes couinent leur calvaire
Bentalha rentre dans la saga macabre*

Les Guerriers de Hadès

Pastel

*Jésus sur la croix avec un Speedo bleu poudre
Ou il ressuscite ou je me réveille
Mais il va falloir décider qui fait quoi !*

*Entre dans la pièce,
fais-lui un grand sourire de Pâques
Écarte un peu les fesses de ton lapin
Plaisir rose et insolite*

*Les murs couleur poussin existent
pour les bébés au sexe indéterminé
ou pour les fumeurs sédentaires
Les deux ont les poignets potelés
et une vague idée de ce qui se passe à l'extérieur.*

*Robe mauve pâle de première communion
sainte colère
de quoi j'ai l'air
Concentrer sa rage sur quelque chose de précis et de violent
[genre crever les yeux du curé
Attendre son heure
L'heure est là
quelque chose de précis et de violent
Rond mauve mouillé et chaud sur ma robe de première communion*

Pastel

II. Novelas

Le Carême sera copyleft ou ne sera pas

Ce texte inclut des parties de *Kadavreski* et *L'Or Sujet*, premièrement publiés sur Critical Secret¹, puis dans *Une Histoire Vraie*².

Article 45 b, Verset IV

Elle lui retire doucement sa soutane, tâtant au plus près de la rétine le paysage défiguré par les caténaïres, évaluant de lointaines possibilités de faire une troisième victime.

« Rendez-moi ma soutane ! J'ai froid ! » cria-t-il, trouant l'air.

En plein mois de charge de l'original épormyable, alors que le refus global était censé s'être pointé le nez et que plutôt, ganté comme les léopards d'outre-Antarctique, Leroy se dandinait à l'extérieur de la Nouvelle Cathédrale de Breston, imaginant un beat hip hop et quémandant la chaleur humaine et le savoir-vivre, moins quatorze degrés sous le soleil violacé... Il préférait la froideur des garde-à-vous aux délicatessens ouverts 24 heures sur 32, quoique le temple, où la fauve assassine, le préoccupe presque autant que le voyeur effondré sous les décombres d'une chtouille.

Il la voyait lui arracher ses fringues comme on palpe le foie de ceux qu'on aimerait trucider, des figues, des visages et dévalués comme les neurasthéniques de Reggie : concrétisera-t-elle le troisième meurtre, celui qui la ferait peut-être entrer dans la légende, si au moins quelqu'un s'intéressait à elle. Leroy, lui, s'y intéresse. En fait, il ne s'intéresse qu'à elle. L'édifice avait sûrement plus ou moins un siècle (ou même moins) : il s'en contre-crissait.

Article 90 a, Verset I

Nord-Vegas n'est plus et Dick renaît de ses cendres, comme Montréal éteint ses feux aux mille clochers. Les Bleus se vendent à l'emporte-pièce, comme les flèches de tout bois et les mains mortes de Johnny, de Reggie les Mille-Milles et les profondeurs du lac Léman.

Le phénomène de la résurrection, depuis longtemps banni par le Temple des temples, avait pourtant réussi à subsister et à s'immiscer entre les lèvres de la vendeuse de blues, qui hurlait se démomifiant :

*Well you've heard about love giving sight to the blind
My baby's love's like the sun that shines
She's my sweat little thang*

1. <http://www.criticalsecret.com/forum/V2>
2. <http://editionslibres.contre.com/livres.html>

Le Carême sera copyleft ou ne sera pas

She's my pride and joy

En rebootant sa database

En rebootant sa database, surgit un flash dans l'esprit de Dick : il avait oublié de soumettre ses cadavres à leur résurrection mensuelle !

Du coma ressurgirent les macchabées, désarticulant leurs membres comme le train passe la gare et part en vacances : va pour le Vatnajökul.

Sa chaloupe était étroite mais robuste ; les ex-vivants se crevaient les yeux en se tordant de larmes et Dick pensait à Elle en sifflotant :

*I got the blues about miss so and so
but miss so and so ain't got the blues about me*

Il la voyait, elle lui retirerait doucement sa soutane, tâtant au plus près de la rétine le paysage défiguré par les caténaïres, évaluant la possibilité lointaine de concrétiser le troisième meurtre, celui qui la ferait peut-être entrer dans la légende, si au moins quelqu'un s'intéressait à elle. Leroy, lui, s'intéresse à elle. En fait, il ne s'intéresse *qu'à* elle. L'édifice avait sûrement moins d'un siècle : il s'en contre-crissait.

Le prêtre

Le prêtre, ébaubi, n'en pouvant plus de prier en cachette qu'une demoiselle entrasse, fit le bond lorsque Brigitte et Lanoline se précipitèrent dans le confessionnal.

Toutes deux vêtues de pas grand-chose, elles signifièrent au prêtre (moribond) que les trois pucelles du quatrième vitrail les faisaient se tortiller d'impatience de se faire empaler, prestement.

Le prêtre (le Frère Giuseppe) se vit dans l'obligation de les confesser, prestement, car le désir qui l'envahissait ressemblait aux attentats suicides du Hamas.

Explosé dans sa plénitude, rejoindre le Très-Haut dans sa magnanime générosité, il le convoitait avec remord ; surgir comme la balle de 12 dans la chair tendre mais flasque des traînasses, il ne pouvait plus s'en contenir, et comme le revolver pointant en sa direction était chargé, il décida de faire l'inverse.

Dans ces moments

Frère Giuseppe revoit le visage de son père (prêtre lui aussi), un homme fort de foi mais toujours prompt à la turgescence. Il aimait à deviser le dimanche avec ses paroissiens et ponctuait souvent ses discours par « Moïse avait son bâton sacré, mais par la Madone, je ne l'échangerais pas contre celui-ci ! » Et il en faisait palper à ces dévotes qui s'inclinaient de béatitude. Mais elles priaient Sainte-Barbe qu'il ne lui vint pas l'idée de le leur flanquer au derrière. Un jour, il avait dit à son fils : « Tu seras prêtre, car il n'est d'acte plus béat que la virile absolution... »

« L'aube tient ses promesses », se dit Frère Giuseppe, y repensant.

Les mamelles de Tirésias

Les mamelles de Tirésias expulsent leur miel comme le lait s'écoule du pis de la moissonneuse-batteuse. De pucelle, Lanoline ne retint que les états archi-primaux d'une époque lointaine et révolue, comme la pluie sous un arbre de cendre. Le 12 brûle comme le soleil à 28 degrés, mais Frère Giuseppe, débraguetté comme il se doit, ne peut plus se fier à son paternel et relègue ses pensées à l'instinctif, au divin. La petite porte du confessionnal, laquelle il avait commandée par caprice (honte à lui), lui venait en aide alors que Lanoline se dégrafait pour mieux recueillir les récoltes.

Dans ces moments, Frère Giuseppe revoit le visage de sa mère, barbouillé de crème à raser. Il s'applique à se souvenir de sa poitrine ronde et ferme comme le chapiteau du Cirque de la Lune. Prompte à l'amour multidirectionnel, sa mère, Léola, manifestait une autorité superbe en ce qui concernait la turgescence légendaire de feu son mari.

Elle se donnait à cœur joie des coups de crosse ecclésiastique, pendant que son fils, s'amusant d'une boîte de mouchoirs et de cotons tiges, urinait sur ses strings qu'elle humectait avec un confus manque de retenue.

En l'honneur de la Madone, les dévotes, pratiquant les chants du dimanche, chuchotaient bruyamment dans l'espoir de distraire Frère Giuseppe qui, de plus en plus ému par sa propre tuméfaction, se laissât aller dans des avenues légères et montagneuses.

« *The Truth Is Out There* », se disait Frère Giuseppe, caressant sa progéniture morte-née.

Un groupe de pèlerins

Un groupe de pèlerins était venu de très loin pour adorer la relique. Entendant cogner et gronder dans le confessionnal, ils se dirent :

Le Carême sera copyleft ou ne sera pas

« C'est Saint-Michel qui terrasse Belzébuth ! », et ils s'agenouillèrent en se signant.

Le vicaire, gêné, se tourna vers les dévotes et leur fit entonner un cantique :

– *Some of those that were forces...*

Accompagné par l'orgue :

– *Are the same that burn crosses...*

Frère Giuseppe goûtait la féminité de Lanoline et, de sa langue, lui chatouillait le ténia. Elle, renversée à même la bure, tendait ses jambes vers l'azur.

– *Some of those that were forces...*

Le vicaire chantait, les paumes tournées vers le ciel :

– *Are the same that bore crosses...*

Repris en soprano par la pieuse chorale :

– *Killing in the name of!*

Le Carême dans la boîte

L'idée avait d'abord germé dans le crâne de Philippe-Étienne, presque par hasard, du moins essayait-il de s'en convaincre. En un flash morbide, qui était devenu une réalité obsédante, à laquelle il devait se soumettre, c'était désormais sa seule mission sur terre, il avait fini par se l'avouer, sans faire de sentiment. Il ne faut jamais être gouverné par le pathos, par la sensiblerie, il ne se laissait jamais émouvoir, c'eût été une marque de faiblesse insupportable dont il savait ne pas être digne. Une musique funèbre, une marche ferme.

Il n'était, somme toute, qu'un modeste serviteur, le messenger d'une puissance supérieure, d'une cause divine. Un bras vengeur mais fier d'avoir été choisi, pour son intelligence et sa capacité à mener à bien le projet final, duquel il serait l'organisateur et l'exécuteur omnipotents.

C'est en allant, comme chaque matin à onze heures précises, chercher son courrier dans la boîte aux lettres inondée de publicités idiotes, que le dé clic s'est produit. Chaque écoulement calendaire était un jour de gagné pour échafauder le plan au millimètre. Tout était parfaitement clair dans son esprit.

Notre héros avait failli faire le petit Séminaire, il avait suivi des cours de littérature et de spiritualité à l'université, parallèlement à ses brillantes études d'Histoire. Il vivait depuis quatorze ans déjà dans cette ville bourgeoise de l'est de la France, qu'une mutation de son père militaire avait choisie arbitrairement et qui était devenue sa prison terne.

Le paternel, vieux lieutenant alcoolique, était mort en trois semaines d'une opération du foie qui avait tourné court. Philippe-Étienne n'a jamais connu sa mère, « une femme à soldats », avait sempiternellement ruminé son père pendant toute son enfance. « Une cuisse légère qui a foutu le camp lorsque tu avais moins de trois mois. Puis elle est morte, on n'a jamais su comment, dans l'hôtel à passe d'un relais routier du grand Ouest. » Philippe-Étienne écoutait religieusement les insultes post-mortem de son poivrot de paternel envers cette femme invisible et tentatrice. « Ah pour ça, elle était belle la pute, mais ça bouillonnait tellement dans son bas ventre, que la salope, fallait quelle en fasse profiter tout le régiment », grommelait-il lorsque le ton était à la confidence, dans le petit appartement austère de la périphérie de la ville. La vie de l'orphelin n'était rythmée que par les offices à la cathédrale, quelques retraites organisées pour la jeunesse croyante par la paroisse, et sa visite annuelle d'un mois à ses grands-parents paternels, qui vivaient à Toulon.

Il avait choisi la fête du Carême pour mettre en place sa machinerie infernale. Philippe-Étienne détestait qu'on le surnomme « Phil » et encore plus « Philou », et exérait la chanson de variété de Guesch Patti *Étienne, Étienne*, qui lui avait valu tant de moqueries lors de

Le Carême dans la boîte

sa sortie et de son triomphe au Top 50. Physiquement, il n'était pas laid, mais sans charme, les cheveux coupés très courts et gracieusement depuis ses 4 ans par les coiffeurs de l'armée, même après la mort de l'officier dans une sorte de privilège toléré. De taille moyenne, sec et toujours habillé d'un pull-over ou d'une chemise bleue, il avait peu d'amis et s'en félicitait. Cela prouvait qu'il était sélectif et que peu de gens méritaient son amitié, à part Céline, Maurras et Houellebecq.

Sa seule véritable passion, à part la chimie — qu'il pratiquait en amateur — était l'écriture sous pseudonyme dans un fanzine « de petits articles anti-yuppins, mais jamais antisémites », aimait-il à dire avec un léger sourire. Il avait par exemple une haine prononcée pour Bernard-Henri Levy, qui était son bouc émissaire préféré.

Cette revue, financée par l'extrême-droite et divers partis aux idéologies indéfinissables ou floues, n'avait qu'une poste restante. Personne ne connaissait le rédacteur en chef de ce ramassis de textes érudits, qui tentaient de dire avec des mots savants les choses les plus abjectes, les plus indéfendables par un esprit sain. Il y avait, une fois par mois, une réunion dans un café entre quelques rédacteurs : c'était là sa seule récréation dans sa vie quasi monastique.

Quarante jours. C'était le compte à rebours qu'il avait choisi. Son forfait aurait lieu le jour même de Pâques, selon une mathématique parfaite. C'est à cette date-là que seraient déposés les précieux objets dans les boîtes aux lettres.

Durant le Carême, le prêtre porte des vêtements de couleur violette. Il avait décidé de s'acheter une écharpe de cette couleur de l'obéissance et du service pour accomplir son propre rite.

Dans la petite rue où se trouvait son lieu de vie, triomphait comme un vestige historique presque en face, un foyer pour jeunes filles construit dans une ancienne abbaye ; une petite quarantaine d'étudiantes, séjournant presque toutes à l'année dans cette vieille bâtisse impeccable, qui terminait la rue sur quelques dizaines de mètres. À l'intérieur, il y avait des salles d'activité, une cantine et tout le confort adéquat pour des filles de bonnes familles.

Depuis son installation avec son père, Philippe-Étienne n'avait jamais croisé le regard d'une seule de ces pensionnaires, dont la majorité n'étaient pour lui que des vicieuses habillées de jupes courtes ou de décolletés provocants, se faisant raccompagner par des prétendant multiples avec des séances de fornication dans des voitures sordides ou des appartements miteux. Il se refusait le droit de reluquer comme de la viande ces donzelles perverses, comme tous les autres garçons de son âge le faisaient sans cesse. De consommer de la pétasse et d'en tirer une quelconque gloriole. Il haïssait les femmes comme les hommes, mais avec un léger avantage pour toutes ces femelles mouilleuses de culotte. Il avait parfois des envies irrépressibles d'en supprimer une, comme cela, au hasard, une par

trop aguicheuse, étalant sans vergogne sa libido dans des endroits publics. Elles devaient payer d'une manière ou d'une autre, toutes ces chiennes en chaleur !

Il n'avait jamais connu intimement une fille. Ni même posé un baiser ou une caresse sur une de ces petites pisseuses vulgaires. À quatorze ans et demi, il avait pourtant accepté d'aller au cinéma avec l'une d'entre elles, qui partageait la même classe que lui dans un collège privé catholique de la ville. Il ne se souvenait plus du film mais gardait encore en tête, bien des années après, l'odeur piquante du parfum de supermarché qu'elle avait mis à haute dose pour lui plaire. Elle avait tout fait de travers, forcé son désir, tenté une main sur la sienne, puis d'approcher de sa braguette. Il s'était enfui et n'avait plus voulu la revoir. Le lendemain, la petite vipère avait dit à tout le monde que c'était un impuissant et qu'il était pédé. Les rires de cette époque le hantaient encore, comme des métastases lentes qui ravageaient peu à peu son cerveau et qui le faisaient souffrir comme Jésus sur la croix. Il s'imaginait bien que cette fille avait dû grandir et qu'elle devait ressembler à ces étudiantes délurées du foyer Mozart, qu'il croisait jour après jour.

Son plan était simple, mais diabolique. Il avait quarante jours pour le voir triompher, pour que le fait divers fasse la une de la presse nationale et que l'on ne retrouve jamais le bourreau anonyme.

Philippe-Étienne avait remarqué que de temps à autre, le quartier recevait dans les boîtes aux lettres des publicités particulières. Des petits lots de serviettes hygiéniques, des chocolats ou des échantillons de café pour donner envie à tout un troupeau servile de consommer encore davantage. Chaque fille du foyer avait la sienne propre, il avait interrogé le porteur. Il ne risquait rien à cuisiner ces CDD¹ précaires qui changeaient parfois deux ou trois fois par mois.

Ces quarante jours allaient le transformer, faire de lui un homme neuf, plus fort, nourri d'une belle énergie. Il s'était fait embaucher par une société qui s'occupait de distribuer toute une série de publicités et de flyers par voie postale. Elle engageait des personnes chargées de distribuer les arrivages du jour. Il s'était arrangé pour desservir le côté opposé de la ville à la date fatidique, pour ne pas éveiller les soupçons pendant l'enquête qui aurait lieu. Très vite, il s'était fait un double de la clef qui ouvrait la pièce servant de dépôt pour tous les prospectus. Plus de trente personnes travaillaient d'une manière ou d'une autre pour cette société. Le chef pouvait rajouter à la dernière minute des objets supplémentaires, qui n'étaient pas sur les listings, de sorte qu'un employé pouvait devoir amener à bon port une marchandise non prévue par le planning.

Pendant quarante jours, il avait ainsi récupéré, petit à petit, les échantillons les plus appropriés à des ouvertures et re-fermetures propices à son forfait. Il avait en effet eu l'idée d'y glisser à chaque

1. CDD : contrat à durée déterminée.

Le Carême dans la boîte

fois quelques gouttes de cyanure. Abonné à un club de chimie par correspondance, il savait parfaitement comment extraire patiemment de l'eau ou d'autres éléments naturels la substance qui, à haute dose dans l'organisme, causait une mort quasi instantanée.

La veille au soir de Pâques, Philippe-Étienne pouvait être fier du travail accompli. Sur le plancher du bureau de son appartement, il avait ainsi formé une croix immense à l'aide de quatre fois dix échantillons de chocolats aux amandes. Il portait son écharpe fétiche et accomplissait une dernière messe solennelle. Grâce à sa pipette et son flacon de cyanure, il laissait tomber le liquide de mort avec une minutie et une rigueur impressionnantes dans chaque petit lot sucré, puis refermait l'ensemble avec un autocollant publicitaire qu'il avait imprimé lui-même et qui aurait trompé même un professionnel de la marque. Sa cérémonie se finit par une prière. Il souhaitait, par son action, donner une leçon à toutes les filles dévergondées qui salissent l'image de la pureté de la Vierge. Il imaginait le sourire de toutes ces jeunes filles à la découverte de la friandise. Il espérait que le maximum d'entre elles périrait par ce dernier péché de gourmandise.

Philippe-Étienne attendit que la nuit tombe, mit son précieux chargement dans un sac anodin et alla placer son chargement dans le casier du garçon chargé d'arroser sa rue et surtout le foyer Mozart. Il savait que le bâtiment serait inondé de chocolat car il se trouvait au début de la tournée, et que son collègue ne voudrait pas traîner cette charge supplémentaire plus longtemps dans son périple urbain à pied, aux premières lueurs du jour.

Une grande majorité des filles étaient rentrées dans leur famille pour les fêtes d'avril. Il ne restait qu'une dizaine de locataires pour le dernier jour de Carême. Quatre jeunes filles furent trouvées mortes dans leur logement le Jeudi saint.

Philippe-Étienne, quant à lui, se félicita de ce chiffre qui sonnait, selon lui, « comme une victoire et un magnifique présage divin ». Malgré ses précautions et son plan infailible, il fut condamné à une peine de sûreté de quarante ans, et apprit le verdict sans aucune forme d'émotion.

Le Chemin de Carême

Franchement, c'est con un mort, vous ne trouvez pas ? Surtout ceux qu'on voit régulièrement à la télévision, ces pauvres types ont perdu toute dignité ! La plupart du temps, ils sont allongés dans des postures grotesques, tordues, pliées. Mais le pire, c'est sûrement le débraillé qu'ils affichent ostensiblement, chemise hors du pantalon, fesses apparentes, ventres à l'air, pieds nus, vêtements dégueulasses et j'en passe...

Frank pensait à tout ça devant son écran ; les images défilaient, faisant crépiter la pénombre de sa turne. Encore une journée à s'écraser la raie sur son canapé et à bouffer des chips par poignées, ça devenait franchement pénible à la fin. Heureusement la date approchait, c'était prévu pour Pâques ; rien que d'y penser, Frank sentait immédiatement une curieuse chaleur se propager dans son bas-ventre. Il avait coché le jour sur son calendrier crasseux des PTT, ça lui rappelait l'armée quand il comptait avant la quille. Il se gratta énergiquement les couilles et fila vers le réduit qui lui servait de toilettes. Debout devant la glace mouchetée, en train d'uriner dans le lavabo, il observa attentivement l'image renvoyée par ce satané miroir. Celle d'un pauvre type à n'en pas douter, teint blafard, des putains de cernes sous les yeux, la peau grasse. La fin inopinée de sa laborieuse miction le surprit en pleine méditation, il eut un léger frisson avant de remballer son engin sans l'égoutter, son slip en avait vu d'autres...

Plus jeune, quand il se branlait dans le même lavabo, il imaginait, après avoir lâché la purée, que son foutre voyageait dans les égouts, suivait un parcours mystérieux avant de rencontrer par hasard la fiole brisée et pleine d'un liquide radioactif, jeté là par un savant maboule. De cette union naissait une créature effroyable qui, après avoir semé la terreur dans les conduits sous-terrains, surgissait à l'étage du dessus pour se venger de sa triste existence. Frank avait ainsi, au travers de la bestiole, massacré pas mal de monde, des connards de profs, sa conne de belle-mère, le mari débile de sa débile de sœur, le curé qui avait tenté de lui fourrer dans la bouche autre chose que le corps du Christ : tous ces chiens étaient morts dans d'atroces souffrances mitonnées avec gourmandise. Ce petit jeu avait fini par le lasser et le monstre avait regagné ses égouts. Il en ressortait parfois mais c'était devenu rare.

Frank avait un nouveau héros, celui-ci ne faisait pas tout à fait le même genre d'ouvrage... L'apparition d'un magnétoscope peut bouleverser une existence, et celle de Frank avait pris un tour radicalement différent depuis l'entrée de cette boîte noire dans son taudis. Il avait découvert avec ravissement que ses magazines habituels pouvaient presque magiquement se transformer en images animées sur son écran. Maintenant, les piles de cassettes remplissaient presque toute la pièce qui lui servait de salon, tout son RMI passait dans les

locations et les achats de spécimens rares.

Il passait des heures à user ses têtes de lecture pour se repasser d'avant en arrière les prestations de Rocco, analysant image par image la technique incomparable de son idole. Il avait aussitôt débuté ce qu'il nommait son « entraînement » ; des séries de pompes, des ruades violentes du bassin répétées inlassablement contre le dossier du canapé. Il en rêvait la nuit, s'imaginait en train de raser jusqu'à la plus totale exténuation des armées complètes de stars du porno ; les petits matins le retrouvaient hagard, vidé sur son lit défait. Chaque jour, il massait longuement — durant des heures — avec des huiles son appareil génital dans l'espoir de voir celui-ci prendre une proportion plus imposante. Ce chemin de croix qu'il s'imposait n'avait qu'un seul but, être prêt pour Pâques, pour le grand jour !

La nuit précédant l'événement, il se remémora les fêtes pascales de son enfance, cette charogne de lièvre qui lui apportait une fois sur deux ses saloperies de crottes parce qu'il n'avait pas été assez sage, les après-midi à se geler sous la pluie à la recherche de quelques œufs minables, les histoires de tatie Roberta sur ce type qui lui faisait peur, grimaçant en slip sur son bout de bois, et cette coutume consistant à « choquer » bêtement de bêtes œufs, bêtement décorés jusqu'à ce que les coquilles se brisent...

Et voilà, la chose était arrivée, il restait médusé devant le paquet, n'osant s'en approcher de peur de briser le charme. Il observa la boîte durant de longues minutes sans bouger puis, n'y tenant plus, il se rua sur le colis, en extirpant les papiers de protection pour arriver plus vite à l'objet de sa convoitise. Il se mit à gonfler, gonfler, insufflant toujours plus d'air à l'enveloppe informe de latex à ses pieds.

C'était Pâques, et à Pâques on choque les œufs, et c'est bien ce qu'il faisait, suant et ahanant sur la fille de caoutchouc ; elle imitait une vraie femme à la perfection, disait la pub, on pouvait lui donner toutes les positions. Il l'avait placée à genou et c'était vrai : en plein Carême, ses œufs choquaient et choquaient encore le cul tressautant de l'avatar gonflable...

Virtual Addict

Fébrile, j'ouvre mon mail en attendant ton verbe comme un junk attend sa dose. Je retiens ce moment précis où mon doigt frappe le clavier d'un hypothétique « tout recevoir cap/Pomme/M ». Par ces mots doux ou âpres, puissants comme une liqueur, qui m'embrasent en un feu de couleurs et musiques, c'est ton âme qui s'écoule dans mes veines. Minuit déjà et je me sens transparent, cœur de cristal balayé de brises marines ; attendre immobile, l'instant où tout mon corps se mettra en mouvement. Corps tendu vers un corps imaginaire dont l'absence m'emporte plus que la matière en une transe hypnotique. Peu à peu, tu m'apparais, ombre incertaine habitée de musiques silencieuses, promesse d'un voyage incestueux aux rives de nous-mêmes. Je ferme les yeux pour mieux te regarder te promener en moi comme en ta maison. Encore je tends les bras en t'appelant encore ! Injecte encore une fois les mots qui me mènent en douceur au rêve de nous-mêmes. Et même si je sais qu'il me faudra sans cesse refaire ce chemin à l'envers, mes pas fouleront des graviers de pouzzolane, les bras nus, offerts aux landes de ronces, je couperai à travers champs durant cents nuits bleutées et cents matins de nacre pour m'agenouiller un jour sur les sables de la mer. Mais la mer se retire, il ne reste sur la plage que la trace de tes yeux rivés à l'horizon. Fragile ligne de fuite vers un autre nulle part, où je ne serai pas, d'où je ne pourrai t'appeler. Je veux sentir encore ton âme vibrer, au-delà des murs de verre, au-delà des murs de pierre. Enfonce les portes ouvertes, infiltres-toi. Pour que je ne sois plus moi, pour que je devienne toi. J'entends les cloches qui carillonnent, les chœurs d'hommes qui font trembler les vitraux de notre temple cathodique, mais le vin qui coule dans ma gorge brûle lentement les contours imprécis et doux de ton visage. Visage qui me parle d'une réalité inaccessible. Le monde se dérobe à mes sens. Qui suis-je ? Est-ce que j'existe encore dis-moi, quand je pars dans la nuit pour te rejoindre, toi que je ne connais pas...

Présent

Ils se promenaient à travers la ville. La conversation allait dans certains sens et creusait un espace. Pourquoi cette question les préoccupait ? N'en avait-on pas fini avec le ciel et ses habitants ? N'en avait-on pas fini avec ses messagers, ces fantômes ?

De quoi parlaient-ils ? Que voulaient-ils dire, que voyaient-ils ? Étaient-ce des images, mirages, fruit d'imagination et qui prenaient corps et qui prenaient langue et qui sortaient de leur bouche ?

Que sait-on ? Ces histoires, de l'histoire. La sienne, la mienne, la nôtre. Cette histoire-là, précisément qui les hantait malgré eux. Paule et Paul l'abordaient comme on marche : un équilibre en mouvement basé sur le déséquilibre. Une chute stable.

Paule. Nous avons vidé le ciel ! Il n'y a rien croyons nous. Et ce vide a pris forme d'un néant. Il eut pu être un vide fécond, il est en fait pour nous... Il est en fait, pour nous, anéantissant.

Paul. Il s'agissait de progresser. De découvrir quelque vérité, de dévoiler la mécanique interne du monde et des vivants. Divine Mécanique qui Roule. Ce fut alors dans le garage enfumé : une apocalypse ordinaire, le fin du fin de la terreur quotidienne.

Paule. Nous sommes libres, oui, nous nous sommes libérés de chaînes et (de quoi de quoi ?), sans doute cela fut-il instructif et peut-être utile. Mais mais mais...

Paul. Mais cette liberté offerte qu'en avons-nous fait ?

Paule. Nous l'avons exercé jusqu'au crime. Lui avons fait cracher le morceau, notre chère chair s'en est allée à la mort et notre esprit à la folie.

Paul. C'est ainsi.

Paule. Oui, c'est ainsi.

Paul. Ainsi soit-il ?

Paule. Non non... Pour qu'il... Qu'il ?... De qui parles-tu ?... Il... Pour... Pour qu'Il soit quelque chose et quelqu'un, il faut une Présence dans le Vide, qui tienne en respect le néant. Une liberté libre de la liberté contre la liberté libérée d'elle-même.

Paul. Tu veux dire une limite, une forme ?

Paule. Oui, une chair aimante, visible et invisible.

Mais de quoi parlent-ils ? Quoi quoi ?...

Paul. Cette forme qui nous forme est à la mesure du ciel qu'on cherche à définir, en trouver l'origine et les limites. Dieu dit-on, Celui dont on ne prononce pas le nom. L'est au plus haut des Cieux qui tomba à genoux sur la terre ferme. Creusa le sol jusqu'au feu central et fut soleil de glaise.

Présent

Paule. Le Fils de l'Homme, la Chair de Dieu, son Histoire pour nous Compréhensible. L'Un compréhensible.

Paul. Faut croire ?

Paule. Oui, de la croyance, un acte pour nous de foi. Foin de certitudes ! S'il y a croyance c'est que rien n'est sûr. Le doute est entier. Seul ce qui est crédible n'a pas besoin de cet acte-là : l'acte de foi. L'incroyable est l'Un croyable.

Paule. Alors, seul l'incroyable est véritablement crédible. Seul aussi, l'Incroyable est crédible vraiment.

Paul. Incroyable, non ?

Paule. Oui, nous n'en revenons pas. C'est la mort aimée. (*À ce moment, elle sentait monter en elle une force déraisonnable, elle ne savait plus ce qu'elle disait.*) Nous plongeons par l'acte de foi dans des limbes, un retournement du monde, une illumination aveuglante et visionnaire et clairante, ah... Mon Amour !... Mon Amour Trop Mortel et Vivant de la Foi Uppercut Sonnez les Mâtines !... (*Elle se roule par terre, jambes en l'air, la poussière gagne les narines de Paul.*)

Paul. Paule !...

Paule. Paul ?...

Paul. Paule !...

Paule. Paul !...

Paul. Paule, je t'aime. (*Il se jette sur elle et l'embrasse de tout son corps, ils roulent ensemble comme une seule bête.*)

Paule. Paul, je t'aime. (*Elle lui ouvre son corps et son esprit de tout son cœur, ils fondent se confondent en une seule bête.*)

Ils se relèvent, une petite foule autour d'eux les regardent, incrédule. Des chuchotements allaient dans certains sens et creusaient un espace. Pourquoi cela, cela, ça, existait-il ? N'en avait-on pas fini avec le ciel et ses habitants ? N'en avait-on pas fini avec ses messagers, ces fantômes ? Était-ce diabolique ? Était-ce la Mort même insinuée dans le vivant ? Était-ce la condition de l'animal humain qui meurt et le sait mais ne sait pas ce que c'est, ça il ne le sait pas, il meurt d'envie, d'envie oui, de le savoir et les plus savants sont les plus ignorants. Les plus désireux d'en connaître un bout, sont les plus terribles, des croyants magnifiques, des têtes de lard ainsi Saint Antoine, cochon de toi-même !... Porc Superbe, Jambon de tes Jambes, Truffe Grognante sur les Visages qui Parlent !...

De quoi parlaient-ils ? Que voulaient-ils dire, que voyaient-ils ? Étaient-ce des images, mirages, fruit d'imaginations et qui prenaient corps et qui prenaient langue et qui sortaient, Paul, de la bouche, Paule ?

Que sait-on ? Ces histoires, des histoires en somme. Cette histoire-là, précisément qui les hantait malgré eux. Paule et Paul l'abordaient

comme on mange : une mastication, une respiration, un mouvement basé sur le déséquilibre. Une chute stable.

Ils continuent leur marche, la foule s'écarte.

Paule. Pfff ?

Paul. Hum...

Paule. On continue.

Paul. On on...

Paule. Je je !

Paul. Je je !

Paule. Je je je !

Paul. Je je je !

Paule. (*Soupir.*)

Paul. (*Ferme les yeux, s'arrête de marcher.*)

Paule. Paul, tu viens ?...

Paul. (*Ouvre les yeux.*) Oui j'arrive.

Paule. Bon.

Paul. Bon.

Paule. Bon bon...

Paul. Bon bon bon...

Paule. (*Respire.*)

Paul. Bon...

Paule. À quoi penses-tu ?

Paul. Est-ce que je pense ?

Paule. Qu'en sais-tu ?

Paul. Je n'en sais rien.

Paule. Où va-t-on ?

Paul. Allons-y.

Présent

Marie-Dieue

Personnages :

Marie-Dieue : la boss

Élyse de Vaudreuil : la réceptionniste-stagiaire

Job : le directeur des Ressources Humaines

Easy Chiel : le concierge

JC : le fils de la boss

Chœr : les archanges

Acte I, Scène I

Les Entreprises Dieue Inc. sont situées au 333, allée des Miracles, à Venotium, au Royaume Rouge. Au 33^e étage se trouvent l'accueil, la réception, la salle d'attente, la machine à café, à chocolat chaud et à boissons gazeuses, eau et friandises de toutes sortes. La réceptionniste, Élyse De Vaudreuil, répond à une vitesse frénétique aux innombrables appels qui retentissent dans le bureau en forme de cloche de Marie-Dieue.

Élyse. Les Entreprises Dieue Inc. *God Enterprises Inc.* bonjour *good morning* comment puis-je vous aider *how may I help you?* Un moment je vous prie *one moment please*.

Musique d'ascenseur

(Élyse se précipite sur son clavier et ouvre un fichier XML dans Emacs : elle remplit un formulaire afin de l'envoyer au journal local.)

Élyse. Les Entreprises Dieue Inc. *God Enterprises Inc.* bonjour *good morning* comment puis-je vous aider *how may I help you?* Un moment je vous prie *one moment please*.

Musique d'ascenseur

*(Gros plan sur l'écran d'Élyse : elle tape sur les touches **Ctrl-X-S** puis **Ctrl-X-Ctrl-K**. La fenêtre du logiciel disparaît.)*

Marie-Dieue traverse la scène de gauche à droite et tient son ventre. Au-dessus de ce dernier s'appuie un ordinateur portable où, visiblement, Marie-Dieue répond à ses e-mails. En même temps, elle parle au téléphone, le retenant dans le creux de son cou pendant qu'elle continue de répondre à ses admirateurs, ses collègues de travail, ses créateurs.

Marie-Dieue. Écoutez, dans la conjoncture économique actuelle, l'éternelle fluctuation des marchés, sans parler du retour des dot-coms, les « NeoComs », la bourse de DasNaq a à nouveau pris des allures de Klondike alors je vous prie de comprendre, M. Gatesó,

Marie-Dieue

que votre proposition en matière de services informatiques ne sera pas retenue puisque nous faisons affaire depuis longtemps avec des partenaires libres. Merci de vous intéresser aux affaires des Entreprises Dieue Inc. *Gracias por su interés en nuestra compañía.*

(Marie-Dieue s'approche du bureau d'Élyse et se tire une bûche.)

Marie-Dieue. Salut Élyse, quoi de neuf aujourd'hui ?

Élyse. Rien de spécial, *same ol' same ol', you know the song honey.*

Marie-Dieue. Et moi, je reçois les appels d'idiots qui croient que, parce que je suis une femme, enceinte de 8 mois de surcroît, je céderai plus facilement à leur demande, que je vais piquer une crise d'hystérie, et quoi encore !

(Marie-Dieue éclate en sanglots.)

Élyse. Ben voyons Marie, c'est normal que tu sois épuisée, t'es deux fois omnisciente donc, tu vois deux fois plus d'imbéciles.

(Les deux éclatent de rire.)

Marie-Dieue. Ah ! Qu'est-ce que vous allez faire quand je serai plus là, hein ? Vous allez *rusher* comme des bonnes et vous allez dire : « Ah ! Si Marie était là, elle saurait quoi faire ! »

(Elles éclatent de rire à nouveau.)

Élyse. Tu sais, au salaire où tu nous payes, je n'ai pas tellement peur et je me sens privilégiée. Et de toute façon, ta remplaçante ne pourra prendre aucune action directe, elle devra être secondée par 90 % des voies du comité exécutif, n'est-ce pas ?

Marie-Dieue. Bien sûr.

Élyse. *And even if your replacement should turn out to be an absolute failure,* répugnante et vile comme ce serpent que ces ridicules d'humains *tried to portrait* dans ce livre qu'il nomme la Bible...

Marie-Dieue. Ah oui ! la Bible, cette curiosité.

Élyse. Eh bien ! Tu seras toujours de retour après ton congé de maternité que tu t'autopayes, *right* ?

Marie-Dieue. Bien sûr...

Élyse. *Good.* Aujourd'hui, il faut : repasser les planchers, faire manger les chaises, sortir les oreillers pour leur marche matinale, laver les têtes de vidéoscopes et faire manger la maisonnée, ou quelque chose du genre.

Marie-Dieue. Comme dab Élyse.

Élyse. Comme dab Marie.

Marie-Dieue. Et je vais m'occuper du reste, comme dab boss ?

Élyse. OK boss.



Figure 1. Jésus est une femme

Acte I, Scène II

Marie-Dieue est bien installée les jambes écartées, surélevées sur le bureau. Elle tente de reprendre son souffle derrière une pile de papiers. Easy-Chiel entre sans cogner en poussant le balai.

Easy-Chiel. Tiens, salut Marie... Oh ! Mon Dieu, quelle vision ! Votre robe est comme une grande nuée, vos entrailles un feu étincelant, et vos seins semblent avoir le poids de quatre vivants. Votre visage ressemble à une face d'humain et pourtant, sous vos ailes, on dirait une face de lion vers la droite, une face de bœuf à gauche et tout à la fois une face de vautour. Et que dire de ce corps, ce corps... Cou'donc Marie, tu t'es pas vue la bedaine ! Viarge ! T'as l'air su'l point d'éclater !

Marie-Dieue. Comment oses-tu me parler, ainsi, homme !!? (*En aparté.*) Maudit *conciarge* de cul ! (*À lui.*) Je vous ai embauché pour mopper mon solarium pas pour que vous m'étaliez votre bel esprit. Y a encore des prêtres pour ça !

Easy-Chiel. Oh ! Seigneur ! Marie Divine ! Où avais-je la langue ? Je vous demande pardon. Mille fois pardon. Il est grand votre mystère, oui... ma foi... il est énorme (*en louchant sur son ventre*) ! Marie,

Marie-Dieue

je vous le dis, vous regorgez de bonté, c'est la sainte trinité à plate couture que supporte vos hanches !

Marie-Dieue. (*Perd contrôle, se lève, lève la main, tremble.*) Parle pas de mes anges comme ça mon hostie ! Fais-de l'air Easy !

Easy-Chiel. (*En balayant devant les pieds de Marie pour soulever l'air. Puis la tête très basse, dans une fausse pose d'humiliation, sourire en coin, il prend doucement la poudre d'escampette, en chantant via le public.*) Nous proclamons ta mort Seigneur Marie...

Marie-Dieue. Insupportable vermine ! Quelle engeance ! Tous des Judas. Élyse !!

Élyse. (*Elle accourt.*) Je suis, Dieue, votre humble serviteur(e).

Marie-Dieue. Renvoyez-moi ce petit malin au plus sacrant...

Élyse. Vous dites ?

Marie-Dieue. Easy, Chiel, enfin le concierge, vous me le mettez à la porte. Expéditif. Pas de tataouinage. On a assez de CV qui s'empilent pour se permettre de proscrire les prophètes de malheur. Faites venir Job. (*Élyse semble sur le point de répliquer.*) Je vous en prie.

Job pénètre le haut lieu sacré : sur la porte du bureau, une petite plaque en bronze indique Marie-Dieue, CEO.

Job. (*La tête penchée, les yeux cloués sur le sol.*) Adonāi, lorsque je vous ai appelé vous avez répondu à mon appel. Aussi lorsque vous m'appelez, je réponds au vôtre. Il n'y a pas d'appel plus grand que celui du Seigneur. Votre appel est la voie. Et moi, Job, je suis la voie du Seigneur. Je la suis sans jamais remettre sa voix en question. Il n'y a pas lieu de poser des questions lorsque Dieue vous interpelle. Je ne pose pas de questions. Non. Non, non. Jamais. Je crois en Dieue, je crois...

Marie-Dieue. Accouche !

Job. (*Il aperçoit la bedaine.*) Tabar..

Marie-Dieue. Hu Hum...

Job. (*Se ressaisissant.*) Ouais. Élyse m'a dit que tu voulais que j't'écrive une missive.

Marie-Dieue. Pas une missive, Job. Une lettre de remerciement. T'as un stylo ? Prend note : « Dieue dit : Cher M. Chiel, il est écrit que vos prophéties ont passé date. En effet, l'incertitude économique, jumelée à notre expansion soudaine (et, je souligne, fort imprévue) oblige les Entreprises Dieue inc. à vous libérer du fardeau qui vous liait à elles. Aussi, le contrat qui était scellé entre vous et les Entreprises Dieue inc. est, à l'instant où vous lisez cette lettre, nul et non avenu. Les Entreprises Dieue inc. vous remercient pour votre dévotion et cette vision inestimée qui vous permettait de dénicher la

poussière dans les recoins les plus sombres de notre humble autel. Les Entreprises Dieue inc. sont convaincues que vous n'aurez aucun problème à vous faire réembaucher dans un meilleur monde. Ainsi soit-il. Veuillez agréer, Monsieur Chiel, nos sentiments les plus divins. Signé : Marie-Dieue. »

Job. C'est tout ?

Marie-Dieue. Ça manque de lumière un peu, hein ? Je suis un peu sombre. Je devrais peut-être commencer par : « Au commencement était la moppe. »

Job. Non, non, c'est parfait comme ça. T'en mets toujours trop Marie, tu veux toujours qu'on soit à tes genoux. À t'écouter, faudrait tout le temps qu'on se mettent en petit Jésus pour tes grands airs. Pas d'orgue c'te fois-ci. Direct au but. On n'a pas de temps à perdre. Un petit clou par ci, un petit clou par là... On n'en finit plus. Une bonne balle dans tête. Bang ! C'est tellement plus efficace. Si j'étais toi, j'écrirais : « Dieue dit : Dehors ! », ou encore « Et tu sauras que mon nom est Dieue, car ma vengeance t'anéantira : vous êtes renvoyé, jeune homme ! ». Ça fait son petit effet. Tu trouves pas ?

Marie-Dieue. Je sais pas, Job. Je préfère quelque chose d'un peu plus sérieux.

Job. Sérieux ! Mais c'est pas sérieux pour quatre cents ce que tu m'as débité là. Beaucoup d'encre pour rien. Si tu veux mon avis, Dieue ne devrait jamais s'empêcher d'utiliser toutes les ressources à sa portée pour dire le fond de sa pensée. Envoie-lui plutôt un e-mail avec une petite présentation PowerPoint...

Marie-Dieue. Pardon, mais nous n'utilisons que des logiciels libres au Paradis...

Job. Désolé, réflexe. Donc une présentation dans OpenOffice : sa photo, une corde au cou, puis « Pour continuer, appuyez sur Enter », et là, en rouge, police 36 points, format Times New Roman : « T'es viré, couillon ! »

Marie-Dieue. Tu délires, mon vieux. Tu lis trop la Bible. Et tu me donnes mal à la tête. Crisse donc ton camp ! Va te lamenter en enfer ! (*D'un geste de la main, Marie le fait disparaître. Il se retrouve assis sur le bol de toilette, les culottes baissées.*)

Job. Merde ! Dieue m'a encore abandonné (*il rit aux larmes*).

Acte I, Scène III

JC. (*Au téléphone en coulisse*). Ouin... ouin... hahan... hahan... ouin je sais pas... je sais pas... qui va être là ?... Ouin... Ah je sais pas man... Ouin rappelle-moi okciao.

JC entre au bureau.

Marie-Dieue

JC. Salut Élyse salut m'man.

Chœur. Salut JC.

JC. Qu'est-ce qu'on mange ?

Marie-Dieue. Comme dab JC, comme dab.

JC. Comme dab cool. J'm'en vais recompiler mon kernel. Vous m'appellerez pour le souper ?

Chœur. Oui mon amour.

JC va dans sa chambre.

III. LivEvil2K

Ze Third Strike

« Viens, Monsieur, saute sur moi !, dit Gri-gri. Viens me réchauffer les cuisses, je suis frigorifiée. » Elle déplia alors ses longues jambes. Gretz eut l'impression d'entrevoir la toison noire de son pubis. Gretz effaça de son cerveau cette image et il ouvrit son carnet, crayon Bic à la main.
—Gérald Godin

Kor Griffè III

Large comme sept tailles de flèche, l'étau se resserre sur le Trio Maudit, et l'heure du Jugement semble s'approcher à grands pas, inévitable. L'aube du clocher n'est plus en sécurité, il faut arroser les morts pendant qu'ils sont frais.

Sauront-ils se délivrer du Mal ou prendront-ils la poudre d'escampette de la fuite ? Leurs fautes finiront-elles par paraître au grand jour, entraînant avec eux quelques secrets et trop d'excès.

La flûte souffle pendant que les djembés ricanent, et pourtant, la journaliste fabrique son petit jeu de poker, se garnissant d'as et de suites en trèfle, la chance lui sourit encore, malgré ses bourdes notables et ses envies naturelles.

Le meurtre, le sang... seront encore au rendez-vous et engendreront moult haut-le-cœur et autres sentiments agréables. Un dieu priera-t-il pour que le liquide persiste à parcourir le lit de sa naissance ? Vous savez comment ces histoires de dieux se terminent, n'est-ce pas ? Bon... passons.

Le meurtre. Le sang coulera à flots assurément lors de ce troisième épisode que les vices de la chair et d'autres plus délicieux dévoileront, affichant leurs couleurs sanguinaires et royales, empiresques.

Mais il semble que ce soit la fin d'un cycle bestial, où il était nécessaire de plonger dans le faux charme. L'Arbre de Vie verra le jour pour à jamais mettre en doute, en cavale les monarques sanguinolents qui hantent certains esprits... L'énigme restera grande dans cette première rencontre ; les couches tomberont en piles éparses grâce à l'instinct du fauve et à la course-race du péché. La transfiguration sera peut-être totale, les astres ne se sont pas encore prononcés.

Morris, Karl et Gwendolyne prennent des vacances dans les vieux pays. Fait beau, ensoleillé, 20 degrés. Gwendolyne déclenchera un torrent de passion bien malgré elle ; n'eût été de son charme, le KLM ne se serait pas retrouvé dans de si mauvais draps ; n'ayez crainte, vous lirez plus loin comment ils s'y prendront.

Ze Third Strike

(KLM se penche plus profondément sur le péché du monde, incarné par la luxure. Inconsciemment sûrement, ils récrivent l'histoire du sadisme et du hasard, comme si c'eût été écrit au Ciel.)

Je ne fais que vous donner un aperçu de ma science pour que vous anticipiez comment Miss Téria arrivera (ou non) à retrouver ses pistes et ses sens : elle en a grandement besoin.

Les avions sont des engins formidables pour qui sait en profiter. Il y a plein de choses rigolotes à y faire, gageons que ça se reproduira à quelques reprises, dac ? Il y a tellement de trucs hallucinants, comme la bouffe immonde (on n'est vraiment pas sûr de ce qu'on mange), la radio aérienne nous la fait country, classique, pop-rock et techno, mais rien à faire, c'est toute d'la marde !

(Et pourtant, je ne suis pas un personnage de ce récit, mais j'ai l'impression d'en devenir un, que je suis en train de pénétrer l'œuvre comme on peut vouloir transpercer le vide.)

Miss Téria aime bien dormir (ou elle l'apprendra) à son insu, vous laissez aller à ses histoires qui se passent en moment de conscience attentive. Vous pouvez vous prendre pour des voyants et deviner le sens caché (ou pas) de ces exodes cérébraux.

Le train se veut également un moyen de locomotion agréable. Il permet de revisiter un si beau et grand pays comme celui des Albertains, Ô(il) Cacanada, et Miss Téria voudra écrivaiiller sur ses amis les macchabées comme Sébastien Drouin — le neveu de John Hammonds (aka de Stephen McEwan). Comme nous savons que le KLM apprécie bien les cimetières, il ne serait que peu hasardeux que vous les retrouviez lors d'un enterrement.

News Flash ! Le texte *Scuttle Buttin'* est traduit en islandais, en espagnol, en anglais, en italien et en allemand sur le Web...

Paris, France

Nous sortions de notre hôtel du 77 rue Beausoleil lorsque nous décidâmes d'aller dîner (nous n'avions pas dormi depuis 27 heures) au nord de la Bastille à l'est de la tour Eiffel.

Nous nous assîmes au premier resto à l'intersection, nous commandâmes deux salades deux omelettes deux Adelscott et deux additions. Nous discutâmes brièvement de notre fatigue commune, de notre mal de vivre, de notre liberté brimée et de notre cœur pulvérisé...

De l'autre côté du bar, Léon regardait la descente aux enfers de son enfantrice matrice créatrice et génitrice.

De cette Manuela, espagnole et algérienne, sénégalaise et québécoise, française et américaine : internationale ; de ce culte de la star,

de cette groupie arriviste mais sensible à la beauté et la réfléchissant comme le miroir de la vérité, nous ne saurons pas grand-chose.

Subjugués étions-nous lorsqu'elle nous accordait un sourire, comme si la beauté ne pouvait être personnifiée aussi parfaitement ; comme si une fée venait pour nous protéger, nous était don Sex, don inespéré du Ciel de la Bonté.

L'éclair qui transperça tous nos cœurs en ce soir de mai nous faisait croire en un homme meilleur, nous intimant de continuer à vivre, d'oublier la chute pour changer le paysage.

Manuela était semblable à une hyène d'Alger, assoiffée de sexe comme un soleil s'arrachant l'eau, et non comme cette ministre aux drapaux unifoliés, de rouge Lise Watier maculée et de sex appeal absent. Nous traversâmes Châtelet vers l'ouest puis nous prîmes vers le nord en direction du Square Louis XIII, mais je ne le savais pas sur le moment. Puis, nous empruntâmes Rambuteau vers l'ouest, qui devenait la rue des Francs-Bourgeois, vîmes les Archives Nationales et le lycée Victor-Hugo ; tranquillement, nous arrivions à la Place des Vosges, juste avant le Pas de la Mule : toute cette promenade pénétrait dans les méandres de l'agréable quartier gay, là où nous avions trouvé *l'Histoire de la Sexualité* de Foucault et *Puttain* de Nelly Arcan. Manuela nous menait chez Martá, prof d'art et performing artist ; native du Connecticut, elle vécut à New York pendant 10 ans pour déménager vers la Ville Lumière il y a 13 ans, ses 3 enfants sont de purs Parisiens, son mari Sait-Pas-Trop et sa libido agréable...

Pierre, Paul et Philippe étaient justement chez le père Sait-Pas-Trop, et Manuela le savait très bien. Nous prîmes la peine de nous déchausser, de toute façon nous comptions bien nous dévêtir.

Dan de San José était déjà sur place et nous savions que son sang californien siérait parfaitement à la soirée que nous voulions torridement suave.

Karl s'éprit rapidement de Manuela pendant que j'observais la mystérieuse Martá, métissée et myriade de charades rajeunit par la vieillesse de l'âge. Karl sut prendre Manuela par les sentiments et allègrement s'en furent-ils dans la pièce voisine sur laquelle était branchée la webcam de Martá ; nous écoutions Velvet Acid Christ (*Dial 8*) et Project Pitchfork (*Timekiller*) simultanément : nausée profonde après quelques effluves danse techno gothique trop synthétisée, barff !

Manuela entama de nous enseigner comment les jeunes hip-hopeuses dansent à Paris, et nous prîmes rapidement goût à sa danse que nous lascivions de notre masculinité outrageante, de notre subtilité d'orang-outang. Nous entendions les phat beats répercutés dans le 4 pièces du 3e arrondissement, où nous avions l'impression que même un incendie n'eût pu survolté notre feu passionnel, voire criminel. (Nous ne savions pas que plus tard, Gwendolyne viendrait avec sa

bande qu'elle aurait ramassée Place d'Italie, qu'un des membres de ladite bande serait trop éméché pour différencier le charme de l'ennui, et qu'il appuierait sur la gâchette comme il aurait dégainer sa banque de sperme : un peu trop vite... Nous ne savions pas encore que nous assisterions à 2 enterrements en moins d'une semaine, et que les défunts nous auraient que très peu été connus, pratiquement d'illustres inconnus, toutefois bien connus de leurs parents.

Karl ne se fit pas prier et commença l'exploration des jambes de la sénégalo-québécoise, de la franco-algérienne ; le rhum au bout du goulot et les yeux tournant vers l'intérieur, je savais que Karl ferait la passe du canard qui tousse dans la demi-heure, s'agissait de voir à combien de minutes près j'allais parvenir à *pinpointer* le moment précis où Manuela deviendrait ManuelaK.

De mon côté de l'Océan, j'entamais un flirt plus discret avec Martá, qui me souriait béatement, ne semblant se soucier de pas grand-chose à part l'instant présent ; Dan s'affairait à rouler les meilleurs spliffs du tout-Paris, et nous trépignions devant ces cônes éternels et parfaits, pour les siècles des siècles. Ah ! Man...

[...]

Après un certain temps encore incertain, 4 filles et 2 garçons entrèrent, dont Gwendolyne : elle nous avait ramené Aglaé, Berhouta, Crystèle, Guillermó, Patrice. Puis, ce dernier, un peu échaudé par notre ami Jack Daniels (sa femme l'avait à nouveau quitté et il entra en transe, comme à chaque fois qu'elle le laissait pour un plus jeune, une plus riche, une plus vieille, un moins beau, un plus pòvre, un paumé ou une superstar.

Patrice avait la mauvaise habitude de couramment se munir d'un Colt 38 lors de ses péripéties ès Sexe Und Mariwanna, et il avait tendance à devenir très nerveux lorsqu'un homme tentait de lui chopper son ex- ou sa femme actuelle... Manuela se déhanchait de plus belle, et la mini-jupe qu'elle portait laissait entrevoir, lorsqu'elle se penchait à 50 % degrés, la crevasse qui sépare ses fesses ainsi que les rondeurs qui les sous-tendent ; ces longues jambes étaient le parfait attrape-nigaud pour homme un tantinet soit peu ivre, mais Karl n'avait ni besoin de boire ou de fumer pour se mettre en un tel état : la seule présence d'une femme pouvait le rendre complètement irascible, sauvage et bestial comme un homme des cavernes, mais ô combien doux et tendre comme un gâteau suisse lorsque le temps des amours cogne à la porte et demande l'aumône. Patrice n'en avait que faire de la saison des tourtereaux et sortit son 38 pour défendre son territoire, Karl aperçut l'énergumène « dans son rétroviseur » et au moment précis où celui qui sera désormais connu sous le nom de Pistol Pat tenta de happer le grand K, ce dernier se plaça derrière la belle sénégalo-franco-québéco-algérienne et Pistol Pat tira plutôt sur son ex, cette Manuela que nul ne pût élucider : que quiconque ayant un mode d'emploi ou une aventure heureuse dans ces circonstances m'envoie la méthode par courriel à

morris@livevil2k.com.

En revenant d'Alberta

Ce n'est pas un lendemain de veille comme les autres : se réveiller avec un cadavre sur la conscience, ce n'est pas très habituel, surtout lorsque vous avez dragué ledit cadavre toute la soirée précédente...

J'enfile mes affaires dans mon fourre-tout et je me glisse tant bien que mal hors du 10,987 blabla Street, mal famé et, de surplus, en pleine brousse albertaine : comme je m'ennuie de mes vaches et de mes champs à perte de vue, entre Sainte-Dorothée et St-Isidore !

Inutile de dire que je ne m'attendais pas du tout à une telle tournure des événements : les drinks descendus à la chaîne comme si on m'avait forcée à boire comme une Polonaise, les folles danses à l'ombre du bassin de Manú (may God have her soul), le regard de fauve incisif de Mister PC, Gerry et son sex appeal inhumain : la mort vient de laisser sa cicatrice difficile à patcher, impossible à recoudre.

Dans la hâte, l'excitation et la confusion, nous n'avions pas pris la peine d'appeler les bœufs, lesquels nous auraient fait passer une batterie de tests que nous aurions été dans l'impossibilité de compléter avec succès.

De toute façon, la bonne foi tribulaire de l'enseignement constabulaire ne rassurait personne et nous avions décidé d'attendre au lendemain (aujourd'hui) pour prendre une décision. Ce lendemain est arrivé plus vite que mon foie ne l'aurait souhaité car mon cellulaire s'est mis à sonner sur l'air des Valkyries...

« T'es où ? » m'interroge brusquement McEwan, qui avait perdu ma trace depuis deux jours. — « Tu ne croiras jamais les aventures qui me sont arrivées depuis la dernière semaine », rétorqué-je un peu énervée. — « M'en fous de tes galipettes ma p'tite crotte, enwèye à maison, y'a d'autres morts qui t'attendent icitte pendant que tu t'fais aller l'cul, ma p'tite torpinouche. » — « Les nerfs pompon ! J viens de m'éveiller pis j'suis en Alberta. » — « En Alberta !!! poursuit McEwan, j'pensais qu't'étais dans les vieux pays, dans les Europes, non ? » — « Eh oui ! j'y étais, mais on m'a offert un aller simple pour Calgary et j'ai... presque été obligée d'accepter », fais-je en réalisant le pétrin dans lequel j'étais en train de me plonger profondément. — « Obligée ? » En entendant ce dernier mot, je raccroche et je ferme la sonnerie pour ne plus entendre sa voix de mononc'... et pour éviter qu'il continue à me tirer les vers du nez.

Tout le monde dort. Gerry est affalé sur Mister PC qui ronfle comme un ours après l'amour ; Manú gît dans une flaque de sang, dans la baignoire, et il semble qu'un lit de ce doux liquide rouge s'étend de la salle de bain jusqu'au lit de notre hôte d'une soirée. Je n'ai plus

Ze Third Strike

de temps à perdre, je jette un dernier regard à cette scène pathétique que, pourtant, j'avais tant anticipée dans l'avion pendant que María me caressait comme elle seule sait le faire, scène que j'avais prévue fort autrement, et qui finit par se clore comme une nouvelle de Stephen King : je ferme doucement la porte et je me dirige vers la gare.

J'emprunte 86th Avenue vers l'est jusqu'au boulevard Wayne Gretzky. Là, j'admire les décombres de la fête d'hier soir, alors que les Oilers ont remporté leur première coupe Stanley en 7 ans, après en avoir gagné 4 entre en 10 ans lors de la décennie précédente. Vous vous demandez peut-être pourquoi une fille comme moi vous narre des statistiques du fabuleux monde du hockey ? Eh bien un, parce qu'il n'y a rien d'autre à lire, et deux, parce que je n'ai envie de ne rien faire d'autre. Je lis au sujet de la fabuleuse carrière de Wayne Gretzky et je me bidonne de l'adjectif parsemé avec un peu trop de finesse, mais Gretzky est quand même l'équivalent de Pelé au football ou de Navratilova au tennis.

Puis, à la page 12 de ce cahier des sports perdu dans un train en direction de Montréal depuis Calgary (adieu, steak haché, au revoir bœuf de l'ouest, *see y'a later alligator* et *adios amigo*, en espérant ne plus jamais te revoir, Calgary), se trouve un article à propos de Peter Conroyd, un colosse de 6 pieds et 2 pouces, 235 livres. Conroyd, qu'on appelait *The French Katapult* à son passage avec les Mariners de Seattle, avait connu une brillante carrière dans le base-ball majeur, et sa gloire et sa renommée l'avaient quelque peu sauvé du bras de la Justice qui le laissait aller à ses petits caprices... De toute façon, la Justice a le bras long et nous rattrape tous un jour ou l'autre, que ce soit dans une Cour ou dans une ruelle. Et c'était plutôt la fin d'une époque qui se terminait, comme l'a été celle qui a vu Gretzky quitter pour Los Angeles. Mais pour Conroyd, ce n'était pas aussi rose que L.A...

Ses saisons de 40 circuits et 120 points produits (un tableau rempli de petits chiffres incompréhensibles — cumulant moyennes, additionnant points en divisant par le nombre de points mérités et en multipliant par le ratio de coureur sur les buts : cette équation a peut-être un sens dans le monde statistique du base-ball, mais je n'y comprends que dalle !) prouvaient qu'il avait été un valeureux guerrier pendant un peu plus de 13 saisons, et qu'il allait probablement terminer sa carrière en Alberta ou... en tôle. En effet, ces moyennes de pourcentage sur les buts et de puissance ne peuvent rien contre les balles rapides de la Justice, qui vous court après depuis votre naissance, mais vous ne vous en apercevez que lorsqu'elle est à vos pieds, sous votre nez, et que vous n'y pouvez plus rien, car elle vous a rattrapé.

Depuis sa démotion dans les mineurs (ou même depuis toujours), Peter Conroyd a commencé à présenter des problèmes de dépendances à des substances additives, ce qui a évidemment terni son

YUL, vol 770

Nous nous réjouissons de la tournure des événements, naturellement, pour mieux nous faufiler dans la faune de Paris, ne laissant ni adresse ni trace ni nom, pour ainsi dire nous pouvions vivre plus librement avec ce meurtre sur la conscience que la veille avec le sort de la France sur notre dos. Comme si les valves s'étaient ouvertes délibérément sur la vie de cette femme feu qui est retournée aux cendres de sa destinée écourtée.

Nous nous sentions plus libres de faire le Bien après avoir subi Pistol Pat qui, malgré une forte touche agressive, nous touchait beaucoup par son impulsion dégaînante, et nous le sentions à vif des choses qui importent le plus comme l'amour et la violence. Jamais n'aurons-nous rencontrer quelqu'un d'aussi amer en amour et colérique en nature, cet homme devenait inhumain, Pistol Pat, tu devenais inhumain comme la poubelle que tu n'as pas lavée depuis des semaines puisque, de toute façon, tu n'en as pas besoin, tu t'autosuffis dans ton 2 pièces, tu grattes ta guitare et tu courtises puis te brise le coeur, c'est normal, t'es un bon gars, un crisse de bon gars, mais *good guys finish last honey*.

Visiblement, nous n'avions plus rien à glander avec Pat le Précoce, et vroum!, nous roulâmes soûls jusqu'à Charles-de-Gaule, où nous attendait le vol 770 pour Dorval, un YUL comme on dit. Nous étions fort contents de nous embarquer sur les bras d'Air Cannabis, *fly the friendly skies*. N'ayant que de billets de classe économique, nous finirions sûrement assis à côté, entourés ou assiégés par des chauves, des femmes à lunette, de quelques minettes, de nombre d'hommes obèses et, finalement, d'une scène plutôt pathétique. Avec ces « films » à deux sous, la recette est immanquable : un drame humain poignant (bouhouhou...) et une comédie légère... c'est pas le temps de se casser la tête, hein ?

Le premier réflexe de Gwendolyne fut, évidemment, de vérifier l'espace disponible dans les salles de bain, et malheureusement, des dispositifs antifumée étaient bien en vue au plafond. Il eût pu être fort drôle que nous déclenchions lesdits dispositifs, mais les seules personnes que nous risquions de faire rire... c'était... Oui ! Vous avez deviné et venez de remporter notre fabuleux quizz Mange-Moi-Donc ou, oui, si vous perdez, je vous mange. Mais vous avez gagné ! Et laissez-moi vous remercier personnellement en vous remettant ce merveilleux toaster...

Bref, la question du wet t-shirt contest était purement hypothétique et il eût été plus agréable de faire participer la foule, surtout celle que nous décrivons. Nous reviendrons plus tard au bordel que nous voulions foutre dans cet avion, mais nous comptons également ne pas nous faire prendre et laisser tous les autres prendre le blâme. Nous procéderons simplement. Nous irons successivement dans tous les cabinets et nous ferons, au marqueur rouge, le graffiti

suivant : « JE VEUX MANGER VOTRE QUEUE MAINTNOW, JE SUIS AU SIÈGE A4 », en prenant bien entendu soin de mentionner d'autres sièges, comme le D15, le H22, le OO7, le X13, etc.

Et comme de fait, plusieurs gars de party ont vu les inscriptions et n'ont pu contenir leur masculinité néandertalienne et ont dû aller faire preuve d'un peu de dignité après le refus initial, mais la fréquence s'est tellement répétée pendant tout le voyage que nous pouvions chronométrer les claques à la seconde près, jusqu'à ce que nous entendions un bruit rythmé, assez régulier, qui semblait faire se répercuter... tous les murs de l'avion. Les regards se dirigèrent finalement vers la salle de bain située complètement au fond du Boeing, puis l'ambiance se débrida encore plus, incitant d'autres témoins à essayer les cabinets, au grand désagrément des petits bourgeois de première classe, outrée d'une telle conduite. Il n'y a rien de plus agréable que de décrocher un coincé, de... finalement, sortir la carotte...

Il y eut plaintes sur plaintes, et nous pouffions de rire à chaque fois que nous entendions le sec « smak » de la claque au visage, ce qui allégea quelque peu l'atmosphère car, quelques hauts placés allaient commencer à s'énerver, et toute la première classe serait « affligée » par le conflit. C'est là que nous décidâmes de vraiment pousser l'audace et nous prîmes la parole :

—« Nous croyons que cette façon de se conduire est parfaitement en harmonie avec celle du Créateur et qu'il n'y a pas lieu de s'offenser pour si peu car en rien le nom de Dieu est-il sacrifié dans cette aventure. »

Notre interlocuteur, interloqué, reprit son souffle et nous dit :

— « N'en déplaise à votre dieu, mais le bon goût, dans un cas comme celui-ci, n'est-il pas plus apte à servir l'Homme au nom de Dieu ? »

— « Que dis-tu, impie ? As-tu déjà perdu la foi que je te connaissais lorsque je t'ai rencontré, enfant du Nebraska, au s'il te plaît viens rejoindre avec moi le Dieu de l'Amour Éternel ! »

Québec 2002

Qu'il fait bon se réveiller chez soi, mais pas aspergé de gaz lacrymogène encore moins d'avoir à se pointer devant son boss, con comme le monde. Je me suis en effet endormie dans le train et c'est sous les douces effluves du gaz et du poivre de Cayenne que j'ai été extirpée des nimbes, et Dieu sait si j'aurais aimé pouvoir rester un plus longtemps dans les bras de Morphée, afin d'étancher ma soif de vivre, malgré ce drame albertain que je n'arrive pas à m'expliquer.

Je n'avais pas encore réalisé que j'étais à Québec qu'un punk de 15 ans m'a prise dans ses bras comme un sac de patates. Je me suis rapploquée dans son bunker, c'est-à-dire la rue, où l'expression

Le réveil fut un peu moins convainquant car j'étais au poste de police, et McEwan m'attendait encore...

Révélation

Je sais qu'il n'est pas aisé de suivre la trajectoire aléatoire de cette aventure. Moi-même j'ai du mal m'm'y retrouver pendant que je repasse les fils indélébiles de ma mémoire étanchée. Moi-même je cherche à travers les dédales offerts à mon esprit par quelle porte vais-je entrer, quelle décision prendré-je pour me rendre compte qu'en bout de ligne, ces souvenirs ou non alignés avec tant de hargne et de présomption, d'ostentation quasi notoire et je ne sais trop quelle autre expression à la mode, ne font sens qu'épisodiquement.

Karl semble en proie à une agression interne majeure, je le vois se tortiller devant mes yeux même si je sais que c'est une chimère, même si ce périple imaginaire ou non se déroule sous vos yeux sur ces pages de sang, celui que j'ai versé pour la multitude.

Karl me parle comme si un ange m'appelait à secourir la race entière, voire la planète, comme si j'étais celui qui était appelé à changer le cours du monde et par le fait même, celui de Karl, Gwendolyne et d'autres personnages que ma mémoire trimballe dans sa valise de sûreté.

D'autres se demanderont peut-être pourquoi ce désir de trio amoureux pervers et diabolique, pourquoi le besoin incommensurable de dévoiler les aspects les plus bas et vils de l'homme. Je suppose que la réponse se trouve entre ce qui sépare le charme de l'ennui. Et Gwendolyne dans tout ça, personnage quasi absent si ce n'est pour vanter ses mérites culinaires ou sexuels, n'est-elle pas un peu limitée ? Peut-être vis-je dans un monde de fantasmes et que rien de tout cela n'arrive vraiment, peut-être vous fais-je subir l'atroce périple de ma vie inventée ? Peut-être ne suis-je que sur le bord d'un précipice à pic, le Pic de l'Aurore et que je tente par tous les moyens de me débarrasser d'un surplus de vie inutile, et que vous en êtes les spectateurs ahuris ou amusés ?

Karl vit bel et bien dans une place cachée dans mon cœur, mais il est à souhaiter que vous ne le rencontriez pas, car il aurait l'affreux désavantage de vous présenter un visage squelettique et peu agaçant. Karl vit à peu près comme les pantins dans les dessins animés, pendant quelques furieuses secondes puis au repos, sur l'étagère... Karl me fait vivre la vie que j'aurais voulu mourir mais en place et lieu, je me meurs tout bêtement. Pour avoir tenté d'atteindre un nirvana hâtivement et stupidement, en m'injectant du bonheur artificiel à la tonne comme si le monde allait exploser maintnow.

Quant à Gwendolyne, malgré ses atours et ses talents multiples, elle vous fait débander son homme en présentant ses os à nu, surtout sa poitrine de laquelle elle exhibe tous les plus petits ossements

(trouvé le nom de la poitrine féminine). Quoiqu'elle porte encore de belles robes, son genou explosé est un peu repoussant mais quand on l'aime vraiment, on s'y fait rapidement. Dommage qu'une balle de 38 orne son front, on dirait presque un accessoire, un bijou... Il lui reste encore un peu de chair sur la fesse gauche pour qui avait un peu de pratique en la matière. Mais il était quand même agréable de pouvoir atteindre son anus en un tournemain, à travers la robe si la situation le commandait.

Karl vit avec moi depuis longtemps. Je l'hébergeais déjà au temps où il fuguait à répétition dans son Abitibi natale. C'est vers 11 ans que je l'ai rencontré dans un party de famille. Sans le savoir, c'était mon cousin éloigné, le fils du frère de mon père : Karl, fils de Kristof, lui-même frère de Michel, lui-même père de Maurice, moi. Il venait de se faire pincer par son père alors qu'il s'apprêtait à fuguer pour la deuxième fois, un baluchon sur son dos et un canif suisse, assez de nourriture pour durer 4 jours dans les bois peu amicaux de l'Abitibi, une carte de bûcheron que son oncle Mike lui avait rapportée, qui identifiait tous les endroits où il était susceptible d'en rencontrer, où li pourrait passer la nuit et peut-être, peut-être, trouver du travail...

Karl était franchement écœuré de sa vie campagnarde et nase comme le fleuve gelé. Il voulait vivre pleinement, intensément, comme ses héros de jeunesse, tous morts jeunes d'overdose ou de célébrité, de *fame*. L'aiguille dans le bras ou la queue dans le plâtre, la mort finissait tous par nous trouver, et Karl voulait la trouver au plus crisse. Pourquoi ? Peut-être pour prouver que l'homme est le seul être de nature animale capable de faire le choix de mettre fin à ses jours ? Franchement, ce n'était pas nécessaire d'en faire un exemple pratique. Mais Karl avait cette certitude que la vie se devait d'être vécue à 100 milles à l'heure et c'est ce qu'il a fait. La pub dirait : « Son nom c'est Jack, mais Jack y'a jamais arrêté pis y'a jamais eu peur. »

Sorte de colosse quasi bicéphale qui crachait de la science comme d'autre du tabac sur un terrain de baseball. Il n'était visiblement pas fait pour cette petite ville rurale où était cool de défoncer la grange du voisin ou de violer la sœur du prêtre... Certaines conséquences sociétales ont quand même une forte influence sur de jeunes esprits en formation, dois-je le mentionner..

La fille de ma grande sœur Guylaine se nommait Gwendolyne. C'est par une nuit pluvieuse que je l'avais rencontrée avec Karl. Même si nous étions tous cousins, nos parents s'étaient quereller pour des niaiseries et nous avons eu le « bénéfice » de ne nous rencontrer qu'à 11 ans, mais il est sûr que nous aurions allumé au moins un feu dans ces maisons de démons. Il fallait voir les yeux de Guylaine lorsqu'elle grondait Gwendolyne, s'en était apeurant, surtout puisque ladite Gwendolyne avait 11 ans et qu'elle se faisait barouetter comme une brouette en plein champ de patates. La colère stoïque de Guylaine était sournoise et presque empreinte

d'empathie, mais ce n'était qu'un jeu mesquin pour cacher ses intentions maléfiques, pour ne pas faire transparaître son jeu comme tout bon joueur de poker. L'important n'est pas tant d'avoir un bon jeu mais bien de faire paraître qu'on en a un bon. Et Guylaine réussissait toujours à nous créer une frousse certaine.

Montréal, Avril

Je m'excuse pour mes derniers rapports. Ils n'ont pas été dignes de la journaliste que je suis devenue au fil des ans, quittant la littérature pour mettre du beurre sur mon pain. Mais les événements derniers ont complètement bouleversé ma vie, ce n'est pas comme si une p'tite fille de Sainte-Dorothée prend souvent l'avion pour aller assister inconsciente à des meurtres presque sectaires. Loin de moi l'idée de visiter l'Alberta... de ma vie ! Et encore moins d'être sauvagement attaquée par une belle Métisse à Paris. Vraiment, je crois avoir vécu pleinement cette courte période de ma vie (à peine 4 jours) et que jamais, ô jamais je n'ai pu vibrer de cette façon. Quoi ? Vous ne me suivez pas lorsque je vous parle de vibration ? Cela ne veut pas dire nécessairement de *good vibrations* mais de toutes sortes, et il est assez rare que quelqu'un puisse déterminer si, oui ou non, la balance penche du côté du bien ou du mal.

Je savais que j'aurais à faire face à McEwan, c'est probablement lui qui viendrait me chercher en personne, le connaissant. De par mon statut de journaliste, j'avais quand même accès aux journaux pendant mon incarcération, et j'ai pu me mettre au goût de l'actualité. Évidemment, la première page du Journal de Québec montrait une scène digne des meilleures photos sur la crise en Palestine. Un jeune homme (une jeune femme ?) portait un masque à gaz en gros plan pendant que des restants d'explosion fumaient en arrière-plan. D'autres photos montraient les clôtures protégeant les dirigeants du G8 dans l'hôtel X (Bienvenue à Québec, Welcome to Québec (trouvé la photo de l'hôtel à Québec). Le Journal de Montréal faisait aussi bien (tout de même, ces deux journaux appartiennent au même propriétaire), mais l'actualité criminelle locale m'intéressait un peu plus que ce journalisme sensationnaliste à la con.

C'est dans les entrefilets que j'ai trouvé ma tasse de thé. Un autre meurtre avait été perpétré et j'avais plus que de fortes raisons de croire que j'avais déjà quelques indices ou qu'il serait facile d'en obtenir d'autres. Un propriétaire de pizzeria, Antonio Vipaldi, avait été assassiné d'une balle de calibre 12 au cœur, et la scène semblait décrite comme ce texte que Peter Conroyd a déclamé avant d'assassiner Manú. « Le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies... », disait les premiers mots, et le même texte semblait avoir été retrouvé sur les lieux du crime. Il était évident que je devais communiquer avec Peter Conroyd d'une façon ou d'une autre, mais il n'est pas certain qu'il veuille me revoir... Mais il y avait Ger-

ry... Et je devais savoir d'où provenait ce texte si je voulais avancer un peu dans mon enquête. J'avais enfin un filon et ce n'était pas le temps de le laisser s'évanouir. Ce texte était la clé, j'en avais la certitude, il fallait que je retrouve son auteur, et que je le farcisse de quelques questions savoureuses...

Dès que je serai sortie de prison, car il était inutile de penser pouvoir écrire quelque chose « en dedans », encore moins d'attraper les touches d'un ordinateur, j'irai sur le site Web des Trappers d'Edmonton pour trouver l'e-mail de Peter Conroyd et je lui ferai une invitation qu'il ne pourra refuser. Je sais que son équipe affrontera les Lynx d'Ottawa mardi, dans deux jours. Je revêtirai mon habit des circonstances.

Lorsque McEwan est arrivé, il avait l'air pas mal moins fâché que je ne l'avais imaginé. Il avait presque l'air... jovial. C'en était apeurant. Peut-être allait-il me mettre en congé forcé pour quelques jours, ou peut-être avait-il un plan plus diabolique à me faire avaler pour mousser les ventes de son quotidien de merde. Dans le milieu journalistique, je travaille pour un journal que tout le monde appelle « La Paresse », mais j'avais l'impression que McEwan avait plus d'un tour dans son sac et qu'il allait me faire avaler une pilule à sec, que ce sobriquet allait prendre un sens large. Vu que j'étais sur place, que j'ai pris une certaine initiative et que j'ai couvert le Sommet, malgré les psychotropes et autres accidents de parcours, je pourrais très bien lui faire une analyse critique de la situation pour expliquer, entre autres, que les « jeunes » (mot complètement vidé de son sens car, tout dépendant du point de vue de l'interlocuteur, un jeune peut avoir entre 2 et 40 ans) n'étaient pas tous des casseurs et des anarchistes, et que cette image facilement collée aux jeunes militants antimondialisation n'était qu'un masque glué à l'écran et aux pages que vous lisez et regardez tous.

Mais McEwan avait autre chose en tête...

Son plan perfide ne manquerait pas de m'être exposé, et j'aurais probablement quelques menus travaux que personne ne veut faire à effectuer au lieu de mon fascinant reportage sur les jeunes, ces incompris. Finalement, après une bonne bouffée de Craven A, il me dit : « Et que t'as l'air magané ma grande ! » Les yeux emplis d'une véritable marque de compassion. Je n'en croyais pas mes oreilles. Stephen McEwan avait des sentiments, c'était indescriptible. J'ai senti un sourire arqué mon visage, qui devait être passablement barbouillé : après tout, ce n'est pas comme si on m'avait permis de prendre un bain depuis les dernières heures de ma vie soudainement trépidante. Puis, après ce déversement sentimental, McEwan est redevenu lui-même : « Bon, maintenant que t'es saine et sauve, on a plusieurs chats à fouetter. Premièrement, mon neveu Sébastien est mort hier. Il jouait son premier match dans la Ligue Nationale et puis pow ! Une puck dans l'front. Y'é mort drette-là. Pov' Sébas ! » McEwan était vraiment bouleversé par la mort de son neveu et ça

me sauvait les fesses, sauf que... : « Écoute, je voudrais que t'aïlles à l'enterrement et que tu vois si y'a pas des étranges dans la foule, des pas rapport, pis lâche pas tant que t'es as pas. J'ai un *hunch*. » Ah ben là c't'ait l'boute du bout ! McEwan avait un *hunch*, ah là j'étais faite... Excusez-moi, mon exposé se désagrège quelque peu. Mais la nouvelle est un peu abrupte. Que pouvait-il y a voir de « hunchant » à propos de la mort d'un joueur de hockey pendant un match ? Et bien justement, ça n'arrive pas souvent. Et c'est là-dessus que McEwan voulait que je joue, sur les probabilités que cela arrive. Elles étaient quasiment nulles. Mais c'était quand même arrivé. Je devenais donc le devin d'office.

Heureusement, McEwan a rarement tort lorsqu'il a un *hunch*. Dès que je suis arrivée au cimetière Côte-des-Neiges, tout de suite après avoir pris une bonne douche chaude, j'ai tout de suite remarqué la présence de trois « jeunes » (voilà que je m'y mets aussi) d'environ 15-16 ans, pouffant de rire et maniant quelques bouteilles d'alcool. Je me suis dirigée discrètement vers eux. Mes cours au *Acting Studio* de Beverly Hills m'avait permis d'apprendre à pleurer sur demande, ce que je fis aussitôt. Les trois jeunes me remarquèrent un peu je crois. Mais ils ne changèrent rien à leur manège pour autant. Lorsque je m'approchai encore plus près d'eux, ils commencèrent à se mettre sur leur garde, ou à simuler de le faire. J'avançais toujours à pas hésitants, portant mes mains à mon visage et cachant mes yeux barbouillés de mascara. Le plus grand eut la gentillesse de me tendre un mouchoir et de m'offrir un « Tenez jeune dame » fort galant qui m'a étonnée. Je me retirai un peu du lieu de l'enterrement pour ne pas gêner la scène en tentant d'attirer le grand près de moi. Je lâchai un plus bruyant pleur et il se précipita sur moi, les yeux emplis d'empathie et me pris par les épaules pendant que je m'effondrais dans ses bras. Encore une fois, je ne m'attendais à pas à tant de tendresse de sa part, mais mon plan avait marché, j'avais réussi à attirer un des membres de la bande et les autres suivraient probablement rapidement.

Après avoir atteint une assez bonne distance (500 mètres), je gémis un peu plus fort « Le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies » mais je n'obtins pas le résultat escompté : il m'embrassait à pleine gueule et caressait déjà ma fesse gauche. « Hey ! » fis-je et ça l'arrêta sec. Il se sentit con, se confondit en 1 000 excuses et je réussis de plus en plus à le mettre dans ma p'tite poche, comme dirait McEwan. En l'attirant encore plus loin, je lui criai en défaisant sa braguette « Le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies, le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies, le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies », variant mes intonations, plus sensuelles, plus chattes, plus cochonnes, plus stridentes et je finis par voir s'érecter un monstre de fermeté. Lorsque je le lui montrai mes fesses, je savais qu'il ne pourrait plus résister. Je lui enfilai un condom avec ma bouche puis me mise en levrette pour mieux l'accueillir en scandant : « Le cerveau défoncé, grugé par la faim, les

Ze Third Strike

munchies, le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies, le cerveau défoncé, grugé par la faim, les munchies » sur tous les tons inimaginables.

Licence Art Libre v1.1 (juillet 2000)

[Copyleft Attitude]

Version originale disponible sur le site Art Libre¹.

Préambule

Avec cette Licence Art Libre, l'autorisation est donnée de copier, de diffuser et de transformer librement les œuvres dans le respect des droits de l'auteur.

Loin d'ignorer les droits de l'auteur, cette licence les reconnaît et les protège. Elle en reformule le principe en permettant au public de faire un usage créatif des œuvres d'art. Alors que l'usage fait du droit de la propriété littéraire et artistique conduit à restreindre l'accès du public à l'œuvre, la Licence Art Libre a pour but de le favoriser. L'intention est d'ouvrir l'accès et d'autoriser l'utilisation des ressources d'une œuvre par le plus grand nombre. En avoir jouissance pour en multiplier les réjouissances, créer de nouvelles conditions de création pour amplifier les possibilités de création. Dans le respect des auteurs avec la reconnaissance et la défense de leur droit moral.

En effet, avec la venue du numérique, l'invention d'Internet et des logiciels libres, un nouveau mode de création et de production est apparu. Il est aussi l'amplification de ce qui a été expérimenté par nombre d'artistes contemporains.

Le savoir et la création sont des ressources qui doivent demeurer libres pour être encore véritablement du savoir et de la création. C'est-à-dire rester une recherche fondamentale qui ne soit pas directement liée à une application concrète. Créer c'est découvrir l'inconnu, c'est inventer le réel avant tout souci de réalisme. Ainsi, l'objet de l'art n'est pas confondu avec l'objet d'art fini et défini comme tel. C'est la raison essentielle de cette Licence Art Libre : promouvoir et protéger des pratiques artistiques libérées des seules règles de l'économie de marché.

Définitions

- *L'œuvre* : il s'agit d'une œuvre commune qui comprend l'œuvre originelle ainsi que toutes les contributions postérieures (les originaux conséquents et les copies). Elle est créée à l'initiative de l'auteur originel qui par cette licence définit les conditions selon lesquelles les contributions sont faites.

1. <http://artlibre.org/>

Licence Art Libre v1.1 (juillet 2000)

- *L'œuvre originelle* : c'est-à-dire l'œuvre créée par l'initiateur de l'œuvre commune dont les copies vont être modifiées par qui le souhaite.
- *Les œuvres conséquentes* : c'est-à-dire les propositions des auteurs qui contribuent à la formation de l'œuvre en faisant usage des droits de reproduction, de diffusion et de modification que leur confère la licence.
- *Original* (source ou ressource de l'œuvre) : exemplaire daté de l'œuvre, de sa définition, de sa partition ou de son programme que l'auteur présente comme référence pour toutes actualisations, interprétations, copies ou reproductions ultérieures.
- *Copie* : toute reproduction d'un original au sens de cette licence.
- *Auteur de l'œuvre originelle* : c'est la personne qui a créé l'œuvre à l'origine d'une arborescence de cette œuvre modifiée. Par cette licence, l'auteur détermine les conditions dans lesquelles ce travail se fait.
- *Contributeur* : toute personne qui contribue à la création de l'œuvre. Il est l'auteur d'une œuvre originale résultant de la modification d'une copie de l'œuvre originelle ou de la modification d'une copie d'une œuvre conséquente.

Objet

Cette licence a pour objet de définir les conditions selon lesquelles vous pouvez jouir librement de cette œuvre.

Étendue de la jouissance

Cette œuvre est soumise au droit d'auteur, et l'auteur par cette licence vous indique quelles sont vos libertés pour la copier, la diffuser et la modifier :

La liberté de copier (ou de reproduction)

Vous avez la liberté de copier cette œuvre pour un usage personnel, pour vos amis, ou toute autre personne et quelle que soit la technique employée.

La liberté de diffuser, d'interpréter (ou de représentation)

Vous pouvez diffuser librement les copies de ces œuvres, modifiées ou non, quel que soit le support, quel que soit le lieu, à titre onéreux ou gratuit si vous respectez toutes les conditions suivantes :

- joindre aux copies, cette licence à l'identique, ou indiquer précisément où se trouve la licence,
- indiquer au destinataire le nom de l'auteur des originaux,
- indiquer au destinataire où il pourra avoir accès aux originaux (originels et/ou conséquents). L'auteur de l'original pourra, s'il le souhaite, vous autoriser à diffuser l'original dans les mêmes conditions que les copies.

La liberté de modifier

Vous avez la liberté de modifier les copies des originaux (originels et conséquents), qui peuvent être partielles ou non, dans le respect des conditions prévues à l'article 2.2 en cas de diffusion (ou représentation) de la copie modifiée. L'auteur de l'original pourra, s'il le souhaite, vous autoriser à modifier l'original dans les mêmes conditions que les copies.

L'incorporation de l'œuvre

Tous les éléments de cette œuvre doivent demeurer libres, c'est pourquoi il ne vous est pas permis d'intégrer les originaux dans une autre œuvre qui ne serait pas soumise à cette licence.

Vos droits d'auteur

Cette licence n'a pas pour objet de nier vos droits d'auteur sur votre contribution. En choisissant de contribuer à l'évolution de cette œuvre, vous acceptez seulement d'offrir aux autres les mêmes droits sur votre contribution que ceux qui vous ont été accordés par cette licence.

La durée de la licence

Cette licence prend effet dès votre acceptation de ses dispositions. Le fait de copier, de diffuser, ou de modifier l'œuvre constitue une acceptation tacite. Cette licence a pour durée la durée des droits d'auteur attachés à l'œuvre. Si vous ne respectez pas les termes de cette licence, vous perdez automatiquement les droits qu'elle vous confère. Si le régime juridique auquel vous êtes soumis ne vous permet pas de respecter les termes de cette licence, vous ne pouvez pas vous prévaloir des libertés qu'elle confère.

Les différentes versions de la licence

Cette licence pourra être modifiée régulièrement, en vue de son amélioration, par ses auteurs (les acteurs du mouvement « Copy-left Attitude ») sous la forme de nouvelles versions numérotées.

Vous avez toujours le choix entre vous contenter des dispositions contenues dans la version sous laquelle la copie vous a été communiquée ou alors, vous prévaloir des dispositions d'une des versions ultérieures.

Les sous-licences

Les sous-licences ne sont pas autorisées par la présente. Toute personne qui souhaite bénéficier des libertés qu'elle confère sera liée directement à l'auteur de l'œuvre originelle.

La loi applicable au contrat

Cette licence est soumise au droit français.

Mode d'emploi

Comment utiliser la Licence Art Libre ?

Pour bénéficier de la Licence Art Libre il suffit d'accompagner votre œuvre de cette mention :

[quelques lignes pour indiquer le nom de l'œuvre et donner une idée éventuellement de ce que c'est.]

[quelques lignes pour indiquer s'il y a lieu, une description de l'œuvre modifiée et le nom de l'auteur.]

Copyright © [la date] [nom de l'auteur] (si c'est le cas, indiquez les noms des auteurs précédents)

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site Art Libre² ainsi que sur d'autres sites.

Pourquoi utiliser la Licence Art Libre ?

- Pour mettre à disposition votre œuvre au plus grand nombre.

2. <http://artlibre.org>

- Pour la laisser diffuser librement.
- Pour lui permettre d'évoluer en autorisant sa transformation par d'autres.
- Pour pouvoir vous-même utiliser les ressources d'une œuvre quand celle-ci est sous Licence Art Libre : la copier, la diffuser ou la transformer librement.
- Ce n'est pas tout. Car l'utilisation de la Licence Art Libre est aussi un bon moyen pour prendre des libertés avec le système de la marchandise généré par l'économie dominante. La Licence Art Libre offre un cadre juridique intéressant pour empêcher toute appropriation abusive. Il n'est plus possible de s'emparer de votre œuvre pour en court-circuiter la création et en faire un profit exclusif. Il est interdit de faire main basse sur le travail collectif qui est à l'œuvre, interdit de s'accaparer les ressources de la création en mouvement pour le seul bénéfice de quelques-uns.

La Licence Art Libre défend une économie propre à l'art, basée sur le partage, l'échange et la joyeuse dépense. Ce qui compte en art c'est aussi et surtout ce qui ne se compte pas.

Quand utiliser la Licence Art Libre ?

Il n'est pas dans le projet de la Licence Art Libre d'éliminer le copyright ou les droits d'auteurs. Bien au contraire, il s'agit d'en reformuler la pertinence en tenant compte de l'environnement contemporain. Il est question de s'autoriser le droit à la libre circulation, à la libre copie et la libre transformation des œuvres. Le droit au libre travail de l'art et des artistes.

- À chaque fois que vous voudrez bénéficier et faire bénéficier de ce droit, utilisez la Licence Art Libre.
- À chaque fois que vous voudrez créer des œuvres pour qu'elles évoluent et soient librement copiées, diffusées et transformées : utilisez la Licence Art Libre.
- À chaque fois que vous voudrez avoir la possibilité de copier, distribuer ou transformer une œuvre : vérifiez bien qu'elle est sous Licence Art Libre. Dans le cas contraire vous risqueriez de vous mettre hors la loi.

À quels types d'œuvres convient la Licence Art Libre ?

Cette licence s'applique aussi bien aux œuvres numériques que non numériques. Elle est née de l'observation du monde du logiciel libre et d'Internet, mais son domaine d'application ne se limite pas aux supports numériques. Vous pouvez mettre une peinture, un roman,

Licence Art Libre v1.1 (juillet 2000)

une sculpture, un dessin, une musique, un poème, une installation, une vidéo, un film, une recette de cuisine, un cédérom, un site Web, une performance, enfin bref, toutes créations qui peuvent se réclamer d'un certain art.

Historique

Cette licence a une histoire : elle est née de la rencontre « Copyleft Attitude »³ qui a eu lieu à Accès Local et Public à Paris début 2000. Pour la première fois elle faisait se rencontrer des informaticiens et des acteurs du libre avec des artistes contemporains et des gens du monde de l'art.

3. <http://copyleft.tsx.org>